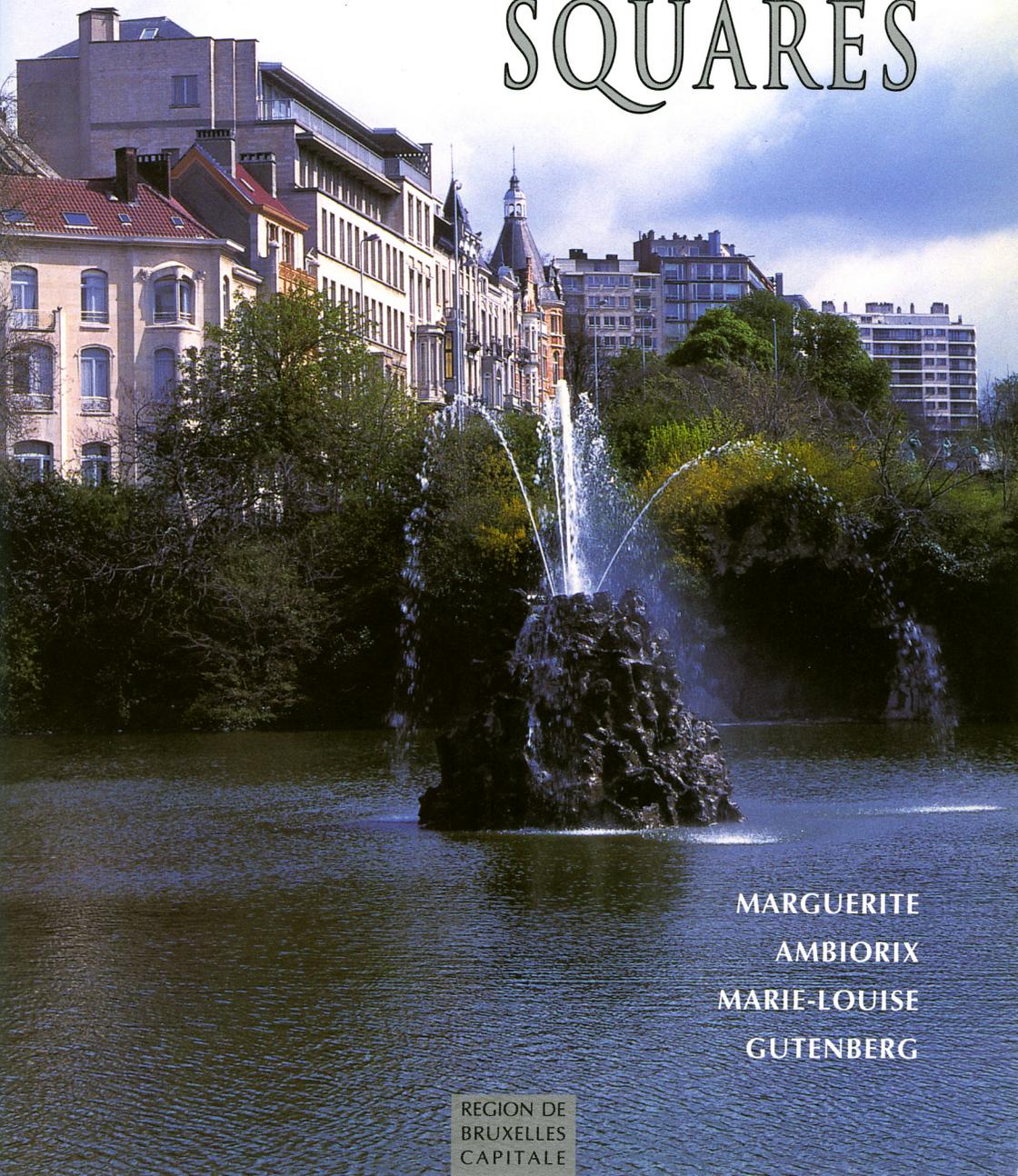


LE QUARTIER DES SQUARES



MARGUERITE
AMBIORIX
MARIE-LOUISE
GUTENBERG

REGION DE
BRUXELLES
CAPITALE

La collection

BRUXELLES, VILLE D'ART ET D'HISTOIREest une initiative
du Secrétaire d'Etat chargé du patrimoine*Comité de coordination*sous la présidence de Cécile Jodogne, Cabinet du Secrétaire d'Etat
Christine Denayer, Service des Monuments et Sites
Muriel Muret, Service des Monuments et Sites
Marc Gierst, graphiste
David Stephens, Journaliste spécialisé*Texte et réalisation*Vincent Heymans
Aspirant F.N.R.S. auprès de l'U.L.B.
Docteur en Philosophie et Lettres*Remerciements*

L'auteur tient à remercier tout particulièrement Mesdames et Messieurs Brilot, Costa, de Beaufort, De Becker, Dekeyser, Gubel, Kulche, Laporte, Nisbet, Peetermans, Toussaint, Vanderveken et Verhelle ainsi que les habitants du quartier qui lui ont ouvert leur porte et les personnes qui lui ont fourni informations, documents inédits et illustrations anciennes.

ILLUSTRATIONS

h = haut; m = milieu; b = bas; d = droite

Archives de la Ville de Bruxelles, Fonds iconographique: 4 (b), 6-7 (h) F 869, 9 (m) C 11931, 20 (h-g) F 870, 22 (h) C 5832, 23 (h) C 6580, 26 (h) J 488, 44 (b-d) C 9525; Bibliothèque: 4 (b) 6-1-1 (1), 9 (h) 6-1-1 (2); Plans Portefeuilles: , 11 (h) 1512, 12 (b) 1521, 14 (b) 2922, 15 948, 18 (b) 956, 20 (b) 954, 21 (b) 954, 22 (b) 958, 24 (g) 312; Plans de Bruxelles: 12 (h) 149; Périodiques: 17 (h) 904-mai 1888; Cartes postales: 20 (h-d) voies publiques G-P, 38 (b) voies publiques G-P; Fonds des Travaux publics: 28 (b) 16070, 29 (h-d) 10399, 34 (h) 122, 34 (b) 16083, 35 (h-g) 16083, 37 (b) 8719, 38 (h) 18570, 40 (b-d) 16330, 46 83281, 48 (g) 64723; Institut Royal du Patrimoine Artistique: 4 (h) 10293 A-M.R.A.H.-E. Puttaert, 5 (h) 104570 A-M.R.A.H.-cl. CEVB, 5 (b) 14626 B-M.R.A.H.-E. Puttaert, 14 (h) 10291 A-M.R.A.H.-E. Puttaert, 24 (b) 110765 A-B.R.-C. Estampes; Bibliothèque Royale: Cartes et plans: 2 (h) R 1169, 8 (b) XIII B; ouvrages: 23 (b) II 55492 C f°, 36 (b-g) III 44631 C pl. 38, 36 (b-d) III 44631 C pl. 60; Coll. G. de Beaufort: 1, 2-3 (b), 18 (h), 33 (b), 43 (b). Coll. A. De Becker: 16; Coll. C. Dekeyser: 6 (b), 7 (b), 9 (b), 11 (b), 13 (h), 17 (b), 19, 21, 25, 28 (h), 29 (h-g), 29 (b), 30, 31 (b), 32, 33 (h), 35 (b), 39, 40 (b-g), 41 (b-g et m), 42 (b-m), 44, 44-45 (b), 45 (h); Coll. E. Gubel: 31 (h); Coll. A. Van Loock: 10; Coll. J. Verhelle: 26-27 (b); Marcel Vanhulst - Région de Bruxelles-Capitale: photographie de couverture; Gilbert Heymans: 35 (h-m), 36 (h), 41 (b-g et m), 41 (b-d), 42 (h), 48 (d); Vincent Heymans: 37 (h), 40 (h), 41 (h), 42 (b-g et d), 43 (h), 45 (b), 47.

RENSEIGNEMENTSLe quartier est desservi par le métro (ligne 1), stations Schuman ou Maelbeek
ainsi que par les bus 29, 54, 63
et longé par les lignes 28, 59, 61, 67.

LE QUARTIER DES SQUARES

**MARGUERITE, AMBIORIX,
MARIE-LOUISE, GUTENBERG**

HORS DES REMPARTS	2
Villégiature	2
Pauvre campagne	5
L'ANNEXION ET L'AMÉNAGEMENT	10
L'Est tout proche	10
Bruxelles grandit	13
NAISSANCE D'UN QUARTIER	16
Les rues	17
Financement	22
Quartier fantôme	24
LES INGRÉDIENTS	27
Des maisons	27
Des hommes	38
Et pour achever	41
D'AVANT-HIER À AUJOURD'HUI	46



Carte de Jacob van Deventer, datant d'après 1550. On peut observer la Cour de Bruxelles, ancien palais des ducs de Brabant, et ses vastes jardins longeant les murailles à l'est de la ville. Au-delà s'étendent la campagne et le grand étang, au sud de Saint-Josse-ten-Noode.

Autant de maisons que de familles ; qu'il en soit propriétaire ou locataire, le bourgeois règne sans partage sur sa maison.

VILLÉGIATURE

Une ville à la campagne

Au XV^e siècle, lorsque l'on sort de Bruxelles par la porte de Louvain et que l'on emprunte la route menant vers cette ville, on rencontre rapidement le hameau de Saint-Josse-ten-Noode. Il suffit alors d'obliquer vers le sud,

en direction d'Etterbeek et d'Ixelles et l'on se retrouve en pleine nature, quasiment aux pieds des remparts.

Ce territoire rural est formé d'une vaste étendue descendant en direction de la vallée du Maalbeek. Celle-ci, serpentant à quelques centaines de mètres des murs de la ville, y égraine un chapelet d'une soixantaine d'étangs. D'une superficie de sept hectares, l'étang principal, appelé le *Hoelvijver*, se situe en bordure sud du village de Saint-Josse.

A l'est, la vallée est dominée par le bois de Linthout, couvrant un vaste plateau interrompu, quelque quatre kilomètres plus loin, par la vallée de la Woluwe.



HORS DES REMPARTS

Des hôtes prestigieux

Ce vaste territoire vallonné agrémenté d'étangs et de bois est situé à deux pas de la Cour de Bruxelles, entre les hameaux, assez distants, de Saint-Josse et d'Etterbeek réunis par une route de terre longeant la vallée. Les nobles n'ont qu'à franchir les remparts pour se retrouver sur de vastes terrains de chasse et de villégiature que l'on considérera longtemps comme le lieu le plus salubre et le plus agréable des environs de Bruxelles. Or, depuis que Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint et Gouvernante des Pays-Bas, a choisi Bruxelles comme capitale, en 1531, la présence de la Cour et de l'Administration incite toute une aristocratie à s'y fixer. Certains de ses membres font édifier, en plus de leur demeure urbaine, une résidence de campagne en ces lieux agrestes.

Déjà au XV^e siècle, les ducs de Bourgogne, suivant l'exemple des ducs de Brabant, y possédaient un hôtel dont les jardins en terrasses surplombaient le grand étang. Racheté par la famille Nassau,





A l'avant-plan, l'étang de Saint-Josse, aujourd'hui réduit à la pièce d'eau du square Marie-Louise. Derrière, le château dit des Deux Tours, qu'il ne faut pas confondre avec la propriété du cardinal de Granvelle, resta un repère dans le quartier jusqu'à la fin des années 1920. Dessin d'Emile Puttaert, seconde moitié du XIX^e siècle.

puis par le Chancelier de Brabant, l'édifice fut probablement détruit à la fin du XVI^e siècle.

Jacques de Marnix de Sainte-Aldegonde se porte acquéreur d'une résidence située dans les environs immédiats de ce prestigieux hôtel. Vers le milieu du XVI^e siècle, le Cardinal de Granvelle achète «*La Fontaine*», une magnifique propriété bordant l'étang, ayant appartenu au chancelier du Duc de Bourgogne, et la fait transformer à grands frais. Ce petit château résistera aux sursauts de l'histoire jusqu'au début du XIX^e siècle. Les souverains et visiteurs de marque, avant d'entrer à Bruxelles

par la porte de Louvain, la plus proche de la Cour, font traditionnellement halte à Saint-Josse, invités par l'un ou



Le château du cardinal de Granvelle le long de l'étang. Ses jardins, agrémentés de plantes exotiques, d'animaux rares, de statues antiques et de jeux hydrauliques étaient renommés. Dessin d'Emile Puttaert d'après un original de Vitzthumb, datant de la fin du XVIII^e siècle. L'édifice fut détruit au début du XIX^e siècle.

l'autre de ces noble personnages, pour s'y restaurer et prendre quelque repos.

Ces lieux de villégiature connaissent leurs dernières années de prospérité sous le règne des archiducs Albert et Isabelle. Charles de Croy, duc d'Aerschot rachète une riche demeure qui pourrait être le château des Deux Tours dans lequel certains historiens veulent voir le résultat de la réédification de l'hôtel des ducs de Bourgogne, tandis que la tradition populaire l'attribue toujours au cardinal de Granvelle.

PAUVRE CAMPAGNE

Perte de crédit

Nos régions, secouées par les guerres de religions, convoitées par la France, l'Espagne et l'Autriche, sombrent dans une période d'insécurité et les hauteurs de Saint-Josse et de ses environs voient à plusieurs reprises des troupes ennemies assiéger Bruxelles et briser la tranquillité qui en faisait la renommée.

A mesure que l'importance politique de Bruxelles décline, ces lieux champêtres perdent progressivement leur attrait aux yeux de leurs nobles propriétaires et la plupart des résidences de villégiature sont revendues, puis abandonnées.

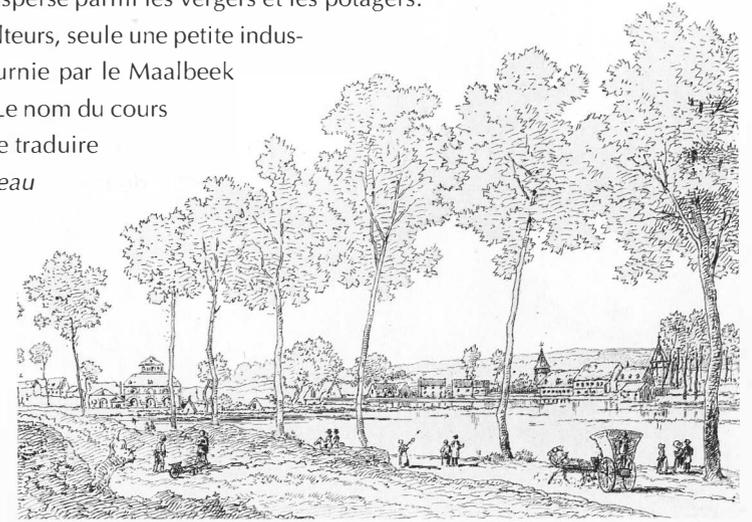
Si ce coin de nature reste intact durant plusieurs siècles, c'est que la terre, pauvre et sablonneuse, est peu propice aux cultures. L'habitat y est dispersé parmi les vergers et les potagers.

A part quelques agriculteurs, seule une petite industrie liée à l'énergie fournie par le Maalbeek

donne vie à ces lieux. Le nom du cours d'eau peut d'ailleurs se traduire

en français par «*ruisseau à moudre*».

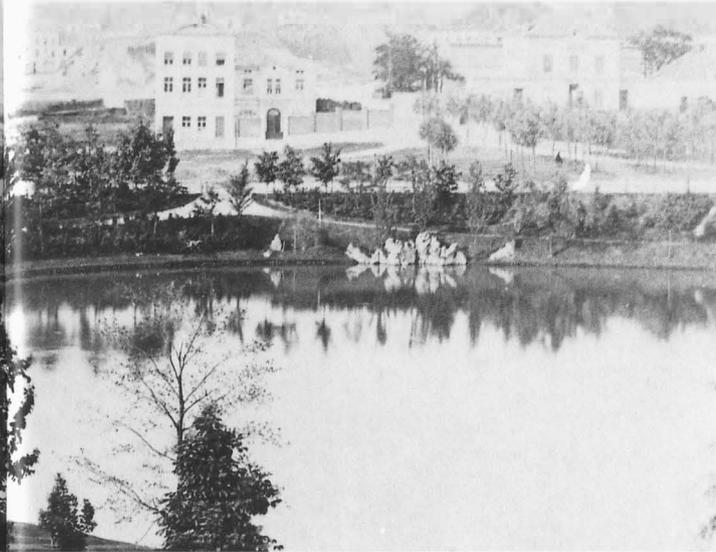
Vue générale du grand étang, dessin d'E. Puttaert d'après une gravure du XVIII^e siècle. Quelques rares propriétés peuplent ses abords.



Sur cette photo prise vers 1920, la vaste bâtisse très délabrée située à l'avant-plan peut être identifiée aux pauvres restes très modifiés du palais dit des Deux Tours. Cet édifice fut transformé en guinguette, puis en brasserie avant d'être totalement détruit à l'occasion de l'élargissement de la rue du Cardinal en 1927. Dans le fond, les maisons du nouveau quartier, édifiées dans les dernières années du XIX^e siècle, sont les actuels n^{os} 45 et suivants de la rue du Cardinal menant au square Marie-Louise.

L'école communale de la rue des Eburons fut bâtie en 1864 sur des terrains cédés à la Ville par les Hospices de Bruxelles. Cette photo, datant de 1888, montre l'édifice désormais entouré par les rues du futur quartier nord-est. Les bâtiments furent entièrement reconstruits en 1963. On peut également observer le château des Deux Tours et, dans le fond, la chaussée de Louvain.

La tour hydraulique était un édifice bien connu des Bruxellois. Quant à la machine qui l'alimentait, personne ne semble avoir désiré en perpétuer le souvenir par l'image.



L'eau de Bruxelles

Parmi les nombreux moulins que fait tourner le Maalbeek, il en est un particulièrement important. Transformé en machine hydraulique au tout début du XVII^e siècle, à la demande des archiducs Albert et Isabelle, il est situé à l'extrémité nord-ouest du *Hoenvijver*. Mû par une roue à aube, il envoie l'eau captée aux sources d'un affluent du Maalbeek, le *Broebelaar*, vers un château d'eau destiné, à l'origine, à alimenter les fontaines du parc du palais ducal et situé à l'intérieur des remparts, près de l'actuel carrefour de la rue de Louvain et de la rue Ducale.

La machine hydraulique est maintes fois améliorée afin d'offrir un débit suffisant pour desservir un nombre toujours croissant de demeures aristocratiques situées dans les quartiers du haut de la ville.

La réalisation d'un réseau moderne d'adduction et de distribution d'eau est entamée dans le courant des années 1850. Bien que celle-ci ne soit totalement achevée qu'en 1870, la machine hydraulique cesse son activité le 1^{er} novembre 1855 et est démontée peu après.

Infrastructures

En 1784, suite à l'interdiction faite par l'empereur Joseph II d'enterrer les défunts autour des églises, le nouveau cimetière des paroisses de Sainte-Gudule, Saint-Nicolas et Notre-Dame du Finistère est aménagé au nord de l'actuel quartier des squares, en bordure de la rue du Noyer.

Au XIX^e siècle, le coteau formant le flanc nord de la vallée se présente toujours comme un territoire sablonneux couvert de bruyères, dont les seuls aménagements sont le monastère du Berlaymont, une école communale et sa crèche, l'orphelinat de Bruxelles et quelques rares propriétés.

La voie de chemin de fer reliant la gare du quartier Léopold - édiflée en 1855 - à celle du Nord, dans le cadre de la concession de la ligne Bruxelles-Luxembourg à la société des chemins de fer belges, traverse le plateau dans toute sa largeur et représentera, quelques années plus tard, un énorme obstacle à la valorisation planifiée de cette zone.

Le couvent des chanoines régulières de Saint-Augustin fut fondé en 1624 par la comtesse Marguerite de Berlaymont, dans le but de veiller à l'éducation de jeunes filles de la noblesse. Il était situé près de la collégiale Saint-Michel. Expropriées à la fin du XVIII^e siècle par les révolutionnaires français, puis forcées une nouvelle fois de déménager en 1864, suite à leur expropriation lors de l'édification du Palais de Justice, les chanoines s'installèrent à l'extrémité de la rue de la Loi. L'Etat racheta le couvent en 1962 et le détruisit pour y établir en 1966 le bâtiment des communautés européennes qui en a gardé le nom.

Avant d'être le symbole des Communautés européennes, le Berlaymont, qui occupait l'espace situé entre le rond-point de la rue de la Loi et la voie de chemin de fer, était une école pour jeunes filles de très bonne famille.



Une lente urbanisation

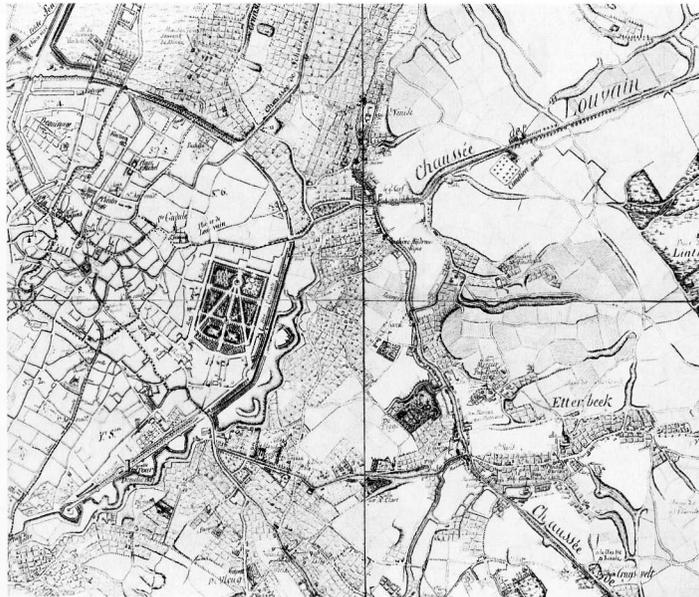
Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, plusieurs rues sont tracées entre la voie ferrée et l'étang. C'est là que naît et se développe le quartier Granvelle. Il est formé de petites maisons étroites entre mitoyens et il se densifie par la multiplication d'impasses, permettant de rentabiliser les intérieurs d'îlots. Cette zone abrite une population très modeste, formée d'agriculteurs et d'ouvriers. Outre les ravages du choléra que subit toute la ville, le quartier Granvelle est le théâtre d'une épidémie de typhus qui achève de le doter d'une très mauvaise réputation en matière de salubrité publique.

Tandis que ce triste endroit grandit de manière assez anarchique, un tout autre monde s'installe de l'autre côté de l'étang. Entre 1837 et les années 1870, le très riche et très sévère quartier Léopold étend ses rues tracées au cordeau.

Le calme avant le bouleversement

En 1830, la Belgique ayant accédé à son indépendance, Bruxelles devient la capitale du nouvel Etat. Des bouleversements urbanistiques radicaux en sont la conséquence directe, mais ils ne toucheront ce coin de campagne que près de cinquante ans plus tard.

Plan de Guillaume de Wautier témoignant de la situation du quartier en 1821. Les lieux n'ont quasiment pas changé depuis le XVI^e siècle.



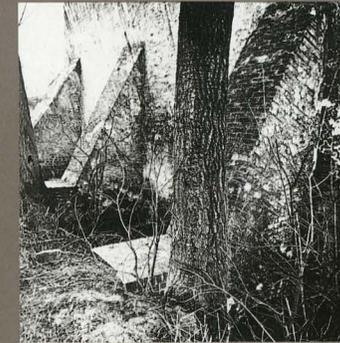
Entre-temps, la population bruxelloise succède aux nobles des siècles précédents : le grand étang et ses abords restent un lieu d'excursion agrémenté de plusieurs estaminets et cabarets campagnards, aux enseignes *Chez Cassis*, *Au Palais de Granvelle*, ... où l'on peut jouer aux boules et se restaurer. En été, on se promène le long des berges du grand étang et l'hiver, on patine sur la grande pièce d'eau gelée.

Le Maalbeek prend sa source du côté de l'abbaye de la Cambre et rejoint la Senne dans la plaine de Monplaisir, actuellement face au château de Laeken. Les étangs d'Ixelles restent, avec la pièce d'eau du parc Léopold et le bassin du square Marie-Louise, les uniques témoins de la série d'étangs qui se succédaient au cours de la vallée. Les autres ont été comblés au fil du XIX^e siècle et le cours d'eau fut voûté entre 1856 et 1872.

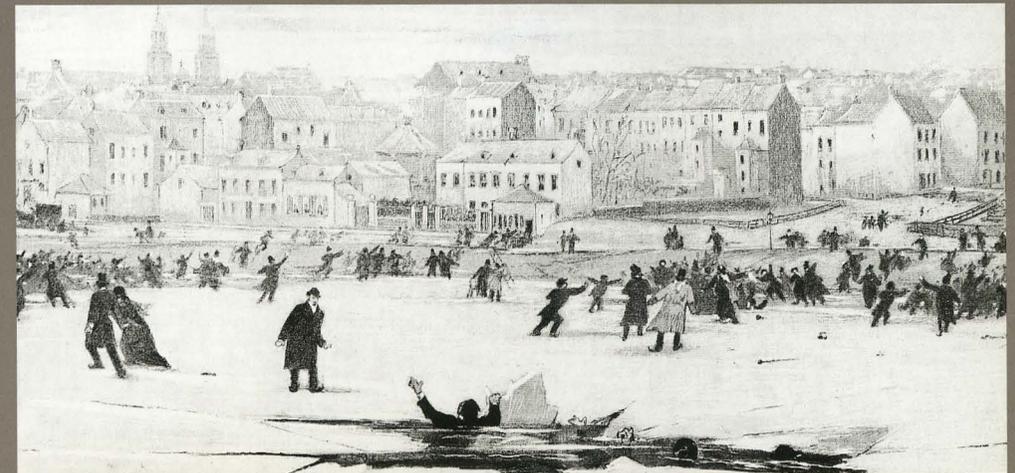


Promenade aux étangs de Saint-Josse en 1825. Fac-similé d'une lithographie de Madou. Le *Hoeivijver* était particulièrement attractif en hiver, lorsque l'on pouvait s'y adonner aux joies du patinage.

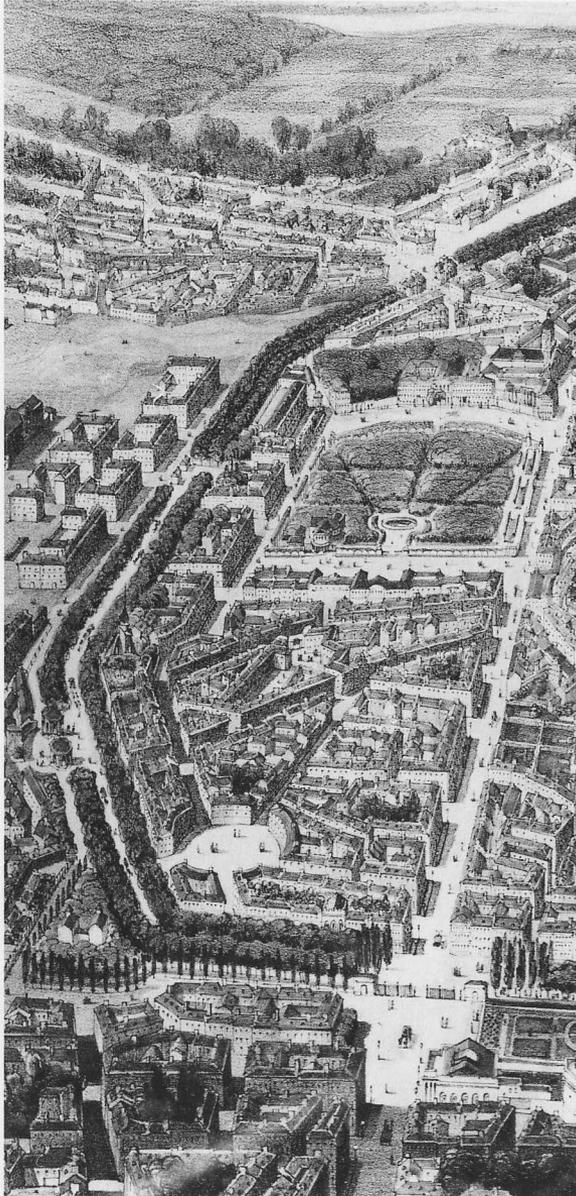
Accident de patinage, publié dans *L'illustration belge* du 19 janvier 1881. Si l'on détourne son intérêt du fait divers de l'avant-plan au profit du décor, on observe que les faubourgs se sont rapprochés de l'étang. Au fond à gauche s'élèvent les tours de l'église Saint-Joseph, paroisse du tout nouveau quartier Léopold. La chaussée d'Etterbeek est bordée de maisons modestes et d'estaminets que remplaceront les riches demeures du square Marie-Louise.



Le Maalbeek vers 1869. A cette époque, seule une partie du cours de la petite rivière est encore visible. Devenue un élément perturbateur intolérable au point que les terrains qu'elle traverse sont jugés par certains comme rebelles à tout aménagement, elle est progressivement enfermée dans un collecteur d'égout.



Détail d'une vue cavalière de Bruxelles montrant le quartier Léopold en construction de l'autre côté de la barrière de l'octroi dont on voit les pavillons jumeaux encadrant chaque porte de la Ville.



L'ANNEXION ET L'AMÉNAGEMENT

L'EST TOUT PROCHE

Le quartier Léopold

A ce point de l'histoire, il nous faut retracer brièvement les circonstances de la naissance du quartier Léopold, ce premier faubourg de la jeune capitale, situé entre l'étang et les nouveaux boulevards qui remplacent les remparts à hauteur du parc royal.

En 1837, un groupe de puissants hommes d'affaires fonde la Société Civile pour l'Aggrandissement et l'Embellissement de la Capitale de la Belgique, une entreprise privée de spéculation immobilière dont le but est de créer de nouveaux quartiers autour de Bruxelles. L'opération, lancée par le comte Ferdinand de Meeûs, gouverneur de la Société Générale, le marquis Van Assche, le futur baron Jacques-André Coghén et François-Xavier Bernard, est parrainée par le roi Léopold I^{er}. Pour cette raison, le premier et dernier projet de la Société donne naissance à un faubourg portant le nom du souverain. La S.C.A.E.C.B. se porte acquéreur de 75 hectares de terrains sur lesquels sont progressivement édifiés de riches hôtels, le long d'artères prolongeant les allées du Parc Royal selon une composition en damier. Ces lieux, proches du quartier des

Ministères et des affaires, sont destinés à loger la fine fleur de l'Etat, de l'industrie, de la finance et de la noblesse.

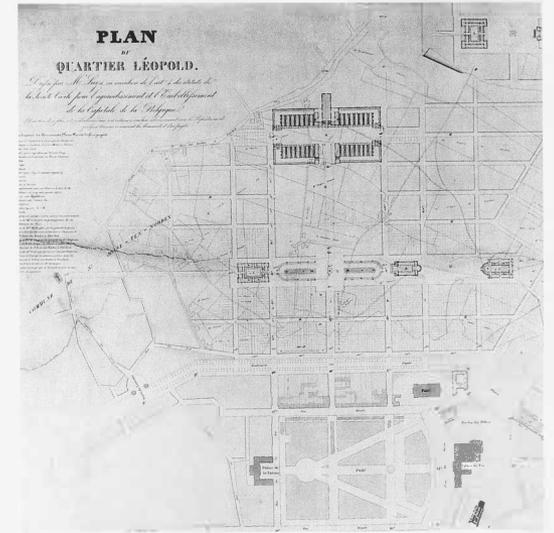
Les enjeux d'une annexion

Ce nouveau quartier se situe hors des limites de la Ville et les membres de la S.C.A.E.C.B. œuvrent dès le départ de leur entreprise à le rattacher à Bruxelles et à en faire un nouveau pôle d'attraction de la capitale.

Les autorités communales n'accueillent pas cette suggestion avec beaucoup d'enthousiasme. La barrière de l'octroi reste indispensable dans la mesure où le prélèvement d'une taxe sur les marchandises aux différentes portes de la ville représente la principale source de revenus pour la commune. Annexer le quartier Léopold et le relier physiquement à Bruxelles impose donc qu'il soit clôturé, ce qui représenterait une dépense énorme.

A ce frein financier s'ajoute une motivation secrète : la Ville caresse toujours l'espoir de s'adjoindre d'un seul coup l'ensemble de ses faubourgs et ne tient pas à courir le risque de voir ce projet définitivement limité à cette unique extension.

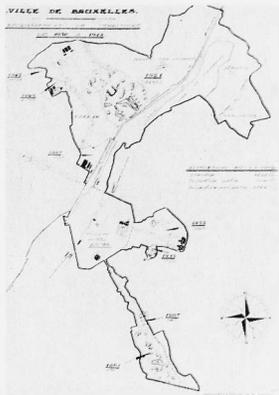
Le 22 juillet 1852, l'annexion est pourtant votée par le Conseil provincial. La loi est modifiée le 27 janvier 1853, rendant possible ce rattachement et, le 7 avril 1853, la Ville entre en possession du territoire du quartier Léopold malgré les protestations des communes de Schaerbeek, d'Etterbeek et de Saint-Josse-ten-Noode qui s'estiment spoliées d'une partie de leur territoire. Cette extension, d'une superficie de 194 hectares, s'étend du boulevard du Régent à l'avenue de Tervuren et englobe non seulement la zone déjà urbanisée, mais aussi les terrains où se développera son extension nord-est.



Plan du quartier Léopold tracé en 1838 par Tilman François Suys à la demande des membres de la S.C.A.E.C.B. Le territoire de cette extension est limité à l'est par la chaussée d'Etterbeek longeant le grand étang de Saint-Josse.

La rue de la Science à la hauteur du square Frère-Orban : une artère rectiligne du quartier Léopold, bordée de riches demeures particulières.



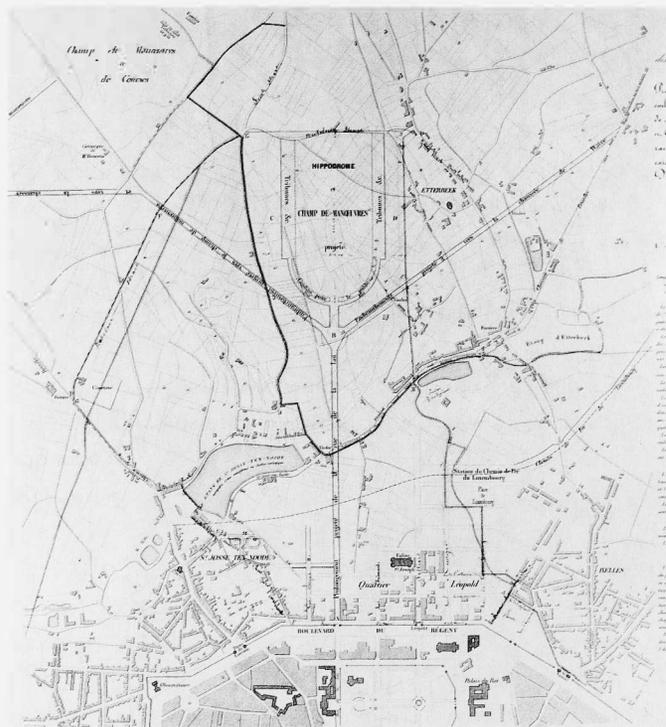


Carte de l'accroissement du territoire de Bruxelles de 1830 à 1948. A l'est du Pentagone s'étendent le quartier Léopold et son extension nord-est. Il s'agit de la première annexion de territoire que Bruxelles obtint à son avantage.

Le quartier reste cependant séparé physiquement du cœur de la Ville et il faudra attendre 1860 pour que la barrière de l'octroi soit démantelée à l'initiative du ministre des finances Frère-Orban. Entre-temps, les liaisons entre Bruxelles et son nouveau territoire sont seulement facilitées par le rétrécissement du fossé de l'octroi et l'ouverture de deux portes supplémentaires; la Ville y développe rapidement la voirie et la distribution d'eau.

Les grandes manœuvres

Ce changement de politique en faveur de l'annexion partielle des faubourgs est lié à l'obligation contractée par la Ville de fournir pour 1851 un nouveau champ de manœuvre à l'armée. A l'occasion du règlement de ce problème, Bruxelles se voit offrir un vaste territoire couvrant bien plus que la superficie limitée du quartier Léopold, en échange d'un financement partiel des travaux d'aménagement du nouveau terrain militaire et de prolongation de la rue de la Loi qui y mène. Les autorités commu-



Plan de prolongement de la rue de la Loi indiquant également le territoire annexé à Bruxelles à l'occasion de ces travaux. Il est adopté par le Conseil communal le 8 mai 1852 mais il sera légèrement remanié en ce qui concerne la forme donnée au champ de manœuvre. Le quartier Léopold ne compte alors que quelques rues bâties; la gare du Luxembourg est encore à l'état de projet et le tracé de la voie ferrée vers le nord n'est pas fixé avec précision. Le territoire du futur quartier nord-est possède désormais sa forme caractéristique de losange avec, de l'ouest à l'est, la chaussée d'Etterbeek, l'étang, le quartier Granvelle et le cimetière.

nales saisissent cette occasion qui présente le problème de l'annexion sous un jour qui leur est avantageux et espèrent, selon les paroles du bourgmestre De Brouckère, «profiter d'une circonstance favorable, d'un projet de travaux dont l'utilité est frappante, pour faire un premier pas hors de notre étroite enceinte.» Les grands travaux de voirie envisagés

dans ce contexte prévoient, outre la prolongation de la rue de la Loi jusqu'au champ de manœuvre, le tracé de deux voies divergeant depuis un rond-point afin de rallier la chaussée de Wavre d'une part et la chaussée de Louvain de l'autre. Ils sont réalisés entre 1855 et 1857 et ont un effet décisif dans la recherche d'un nouveau souffle pour le quartier Léopold. De plus, la nouvelle avenue d'Auderghem favorise le développement d'Etterbeek tandis que l'avenue de Cortenbergh influence la forme de la future extension nord-est pour laquelle il faut désormais tenir compte de plusieurs axes dont certains existent depuis le moyen âge et dont d'autres résultent de la création en plusieurs étapes du quartier Léopold. Il s'agit de la chaussée de Louvain, de la rue du Noyer, de la chaussée d'Etterbeek, de la rue Stevin, parallèle à la rue de la Loi, et enfin de l'avenue de Cortenbergh. Ces voies délimitent un vaste losange, écorné à l'ouest par l'étang et l'extrémité nord du quartier Léopold.

BRUXELLES GRANDIT

La longue attente

La première extension de Bruxelles-Ville est donc annexée en 1853. Mais il faut attendre 1875 pour que soit voté le projet définitif d'aménagement de sa partie nord-est et 1880 pour que commencent les travaux de voirie. Les habitations n'y sont édifiées, pour la plupart, que dans les années 1890.

Durant plus de vingt ans, peu de choses ont changé sur ce territoire. Pourtant, il devient urgent de valoriser ces terrains en friche afin de rentabiliser les sommes importantes déboursées par la Ville depuis qu'elle doit faire face à ses obligations vis-à-vis du nouveau territoire et de ses habitants.



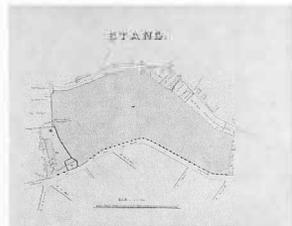
Le viaduc de la rue de la Loi enjambe le Maalbeek mais celui-ci, canalisé, n'est déjà plus visible. Seule la chaussée d'Etterbeek passe, telle une rivière de pavés, sous l'arche du pont.

Entre 1855 et 1877, les autorités communales bruxelloises profitèrent d'une période florissante sur le marché immobilier pour réaliser de grands travaux de reconstruction de la capitale. La fin de la décennie 1870 correspondit à une crise économique dans le secteur immobilier, mettant les finances de la Ville, désormais incapable de vendre ses terrains, dans une situation difficile et jetant un discrédit durable sur l'euphorie des grandes opérations volontaristes de transformation urbaine. Entre 1885 et 1896, la vente de terrains augmenta nettement.



Vue de l'étang, dessin d'Emile Puttaert, février 1872. Ses abords étaient très prisés des promeneurs et des artistes, mais déconseillés par les hygiénistes qui œuvraient à sa disparition.

Plan de l'étang en 1866, publié dans un atlas des propriétés communales de Bruxelles. Quelques années plus tard, il sera presque complètement comblé.



Un grand projet d'urbanisation semble répondre à ces attentes en offrant deux sources de revenus. La Ville peut bénéficier, ne fut-ce que partiellement, de la plus-value apportée aux terrains à l'occasion de l'aménagement du quartier. De plus, elle pourra proposer à la bourgeoisie, la classe la plus *rentable* pour les finances communales, un lieu de résidence situé sur son territoire.

Projets

Entre 1840 et 1874, les propositions d'aménagement se succèdent.

Les projets paysagers sont les moins nombreux et les plus utopiques. Ils expriment le regret de la nature sauvage, sans réflexion sérieuse sur le problème posé par la rentabilisation nécessaire de cette zone.

Les tracés purement urbanistiques sont de deux types. D'une part, de grands projets urbains prévoient un agrandissement planifié de la ville englobant l'ensemble de ses faubourgs. D'autre

part, des solutions sont proposées afin de résoudre ponctuellement le problème de l'aménagement de l'extension nord-est. Pendant ce temps, rien ne bouge sur le terrain mais certains axes de réflexion se cristallisent progressivement, formant des acquis qui guideront les plans ultérieurs jusqu'à celui finalement accepté.

A deux doigts d'une solution

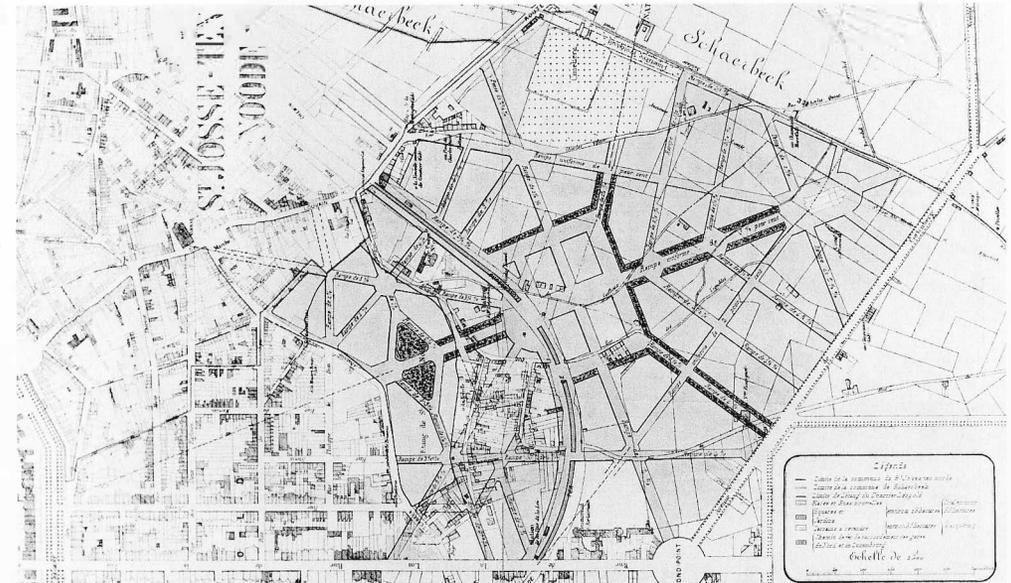
Il revient au baron de Jamblinne de Meux, ingénieur de la Ville, de présenter en 1870 le premier plan crédible pour l'aménagement futur du quartier. Tracé à la demande de l'échevin des Travaux publics Lemaieur, ce projet vise à prouver la viabilité d'une telle entreprise et d'en chiffrer les coûts. La dimension esthétique de la tâche n'intéresse que médiocrement l'ingénieur qui, en ce domaine, appelle de ses vœux «*des propositions de modifications*». Son souhait est exaucé, dans un contexte assez surprenant.

Un palais des Beaux-Arts ?

L'architecte et urbaniste Gédéon Bordiau entre alors en scène dans le cadre du projet d'implantation d'un palais des Beaux-Arts dans ce nouveau quartier de Bruxelles. Sans entrer dans les détails tortueux d'une opération immobilière de très vaste envergure, il nous suffit de retenir qu'il conçoit en 1870 un plan d'urbanisation de l'extension nord-est du quartier Léopold, présenté comme alternative au projet de la Compagnie Immobilière de Belgique - filiale de la Société Générale - qui désire édifier ce complexe architectural sur la plaine de manœuvre qui sera délaissée par l'armée en 1876. Les deux parties en présence sont parfaitement conscientes des enjeux, la question de la réalisation d'un grand monument public en un lieu destiné à être urbanisé étant importante pour son développement futur. Bordiau suggère d'implanter le nouvel édifice monumental à mi-pente du quartier encore à tracer. Le palais des Beaux-Arts serait bâti sur une gare enterrée qui le mettrait en communication directe avec la ligne de chemin de fer désormais souterraine. Le projet ne passe pas inaperçu puisque l'architecte se voit confier par l'Etat le chantier de l'édification du palais sur le site prévu à l'origine et, par la Ville, celui de l'urbanisation de l'extension nord-est du quartier Léopold.

A l'origine, il s'agissait d'édifier un palais des Beaux-Arts. Mais le projet fut modifié et donna lieu à un vaste complexe destiné aux expositions d'art et d'industrie de portée nationale ou internationale. Bordiau rêvait d'en faire un musée permanent réunissant tout le savoir humain, symbolisé par la sculpture représentant un quadrigé conduit par Apollon (les Arts) et Mercure (l'Industrie), qui aurait dû surmonter l'arc de triomphe du site. Le projet de construction d'un palais des Beaux-Arts à Bruxelles refit surface fréquemment et c'est finalement à Horta que revint la tâche de le concrétiser en 1928.

Plan d'extension du quartier Léopold par l'ingénieur en chef de la Ville, le baron de Jamblinne de Meux. Il présente, dans les grandes lignes, les solutions qui seront arrêtées définitivement par Bordiau, mais l'ensemble manque singulièrement de cohérence en ce qui concerne le tracé des rues et de la distribution des espaces publics.



NAISSANCE D'UN QUARTIER



Cédéon Bordiau (1832-1904) suivit des études d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Il fut engagé par la Ville comme dessinateur subordonné à Poelaert et collabora dans ce cadre à tous les grands projets de l'architecte. Technicien averti et homme d'affaires autant qu'architecte, il connut la célébrité en réalisant des œuvres de grande envergure ainsi que des aménagements éphémères pour les Expositions Universelles.

Trains en gare du quartier Léopold.
L'arrêt suivant se fera à la gare du Nord, après la traversée désormais souterraine du quartier des squares.



Vue aérienne de la partie sud-ouest du quartier, prise au début du XX^e siècle depuis un dirigeable. On peut observer le coude formé par la rencontre des rues du Marteau et Ortélius, la pièce d'eau du square Marie-Louise ainsi que le parcours irrégulier de l'ancienne chaussée d'Etterbeek, se confondant partiellement avec l'avenue Livingstone et la bordure occidentale du square.

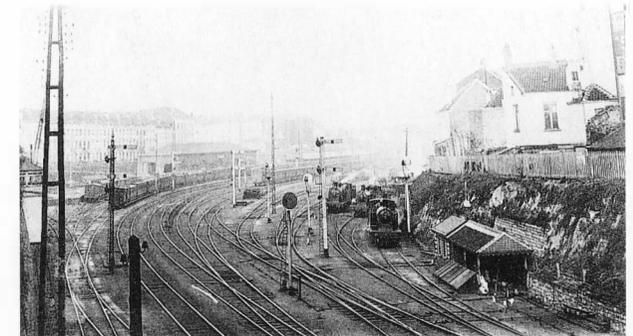
LES RUES

Le plan Bordiau

Le 30 novembre 1874, Bordiau est nommé architecte du service spécial créé à l'initiative du bourgmestre Anspach pour mener à bien l'urbanisation du quartier. Le plan qu'il propose est approuvé le 5 avril 1875 par arrêté du Conseil communal, à l'unanimité moins deux voix.

Le projet consiste en une prise en main musclée du terrain : déclivité aménagée en plan incliné régulier, voie de chemin de fer enterrée, destruction de la plupart des édifices existants et étang comblé à plus de 80%. En effet, le *Hoeivijver*, jusqu'alors centre d'attraction de ce quartier campagnard, est condamné par les théories hygiénistes dépeignant toute étendue d'eau laissée sans entretien comme une source de miasmes et d'humidité malsaine.

L'architecte organise, de manière parfaitement géométrique, ce plan incliné désormais libre de tout obstacle : un axe principal est-ouest et un axe secondaire nord-sud découpent la surface en quatre triangles rectangles, selon les diagonales du losange de départ. Les rues secondaires sont tracées perpendiculairement aux hypoténuses de ces triangles, et sont recoupées, si nécessaire, par des orthogonales. Seule exception notable à cette logique, la courbe formée par les boulevards Clovis et Charlemagne rappelle la présence souterraine de la voie de chemin de fer.



La rue Ortélius aurait dû s'appeler rue Mercator et former l'entrée rectiligne et monumentale du quartier depuis la ville. Le projet ne fut jamais mené à bien et c'est la rue du Marteau qui vient curieusement mettre fin à cette percée ébauchée.



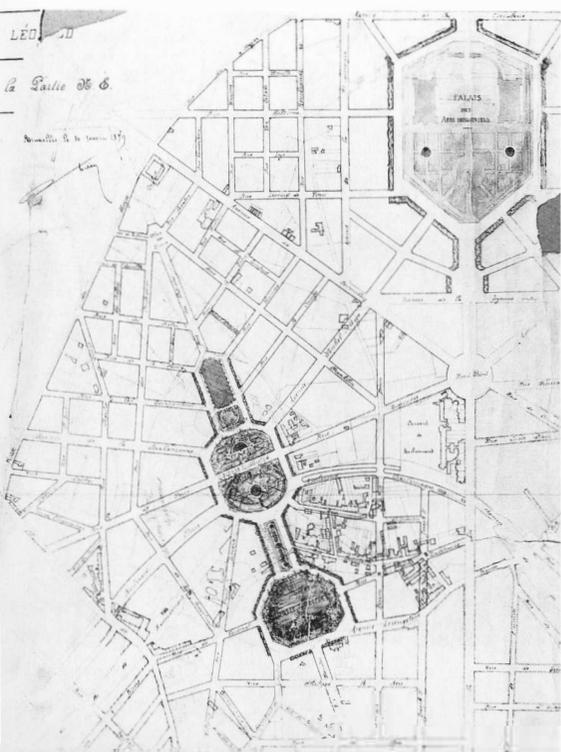
Plan d'extension du quartier Léopold par Gédéon Bordiau, 1875. Ce document superpose le dernier état des lieux avant transformation et le futur tracé des rues. Ce projet fut réalisé moyennant quelques modifications mineures.

Perspective et hiérarchie

L'axe principal aurait dû rejoindre les boulevards de la petite ceinture, en traversant le tissu à peine constitué de la limite nord

du quartier Léopold. Une percée à travers une zone urbanisée tout récemment ne peut décemment pas se justifier. En préconisant et en défendant une telle solution, Bordiau témoigne du lien l'unissant encore à la tradition urbanistique du milieu du siècle qui n'hésitait pas à nier une réalité urbaine existante au profit de visées perspectives autoritaires. Son projet allie donc modernité et tradition.

La partie centrale de son tracé est soulignée par une succession d'espaces verts centraux et un cordon de jardinets longeant les façades; les voies transversales sont dotées d'une largeur imposante, tandis que le réseau secondaire, lui-même recoupé par des voies plus courtes et moins larges, est plus discret.



Retouches

Peu de modifications sont apportées à ce projet au cours de sa réalisation.

Le square Gutenberg, qui engendre une irrégularité dans le tracé, est aménagé en 1891, afin de faciliter l'accès du tramway à vapeur de la Société des chemins de fer vicinaux dans le quartier. La forme du square Marie-Louise, à hauteur de l'avenue Palmerston, est légèrement retouchée afin de faciliter le découpage des parcelles. Le plus gros changement se situe au niveau des rues du Taciturne, Boduognat, Charles Martel et Saint-Quentin. C'est là que se trouvait le quartier Granvelle qu'il était prévu en un premier temps de préserver partiellement, eu égard au caractère récent de son édification. Mais les remblais nécessaires à la rectification de la pente ont confiné cette zone dans une cuvette, en contrebas du niveau des égouts. Ainsi condamné, le quartier est rasé en 1877.

Aucun des monuments publics prévus à l'origine ne seront édifiés. Le palais des Beaux-Arts, converti à d'autres fonctions, est construit sur l'ancienne plaine de manœuvre et le projet d'église qui devait achever la séquence des squares de manière théâtrale par une grande flèche au sommet du square Marguerite

En 1891, le square Gutenberg remplace l'extrémité de la rue Philippe le Bon que l'on voit à droite de l'image. Ce square, le plus petit et le dernier né de la série, est injustement oublié au profit de ses aînés. Il est pourtant le mieux conservé des trois.



Ci-dessus :
A droite de cette photo prise en 1888, on peut voir, à l'emplacement de la zone principale du quartier Granvelle, rasé une dizaine d'années plus tôt, les maisons en cours d'édification de cette extension de la ville.



En haut à droite :
Le caractère pittoresque de l'ancien étang de Saint-Josse est ressuscité à une échelle plus modeste le long des berges de la nouvelle pièce d'eau.



En haut à gauche :
Vue du square Marie-Louise : la mise en valeur de la nature dans ce nouveau quartier lui a immédiatement valu une réputation de calme et de salubrité qui œuvra grandement à son succès auprès des acheteurs de terrains.

En haut à droite :
Vue générale du square Ambiorix : les maisons et l'aménagement urbain s'allient à la perfection dans une composition totalement aboutie. Les squares Marie-Louise, Ambiorix, Marguerite et l'avenue Palmerston sont classés depuis le 14-07-1994.

ne sera jamais réalisé. Un lieu de culte catholique provisoire est construit sur le territoire de Schaerbeek, au n° 20 de la rue du Noyer. En 1907 débute l'édification d'une église sur le territoire du quartier. Située rue Le Corrège, elle sera transformée en salle des fêtes en 1958 à l'occasion de l'édification de l'église actuelle qui lui est contiguë.

Aspect

Malgré son côté systématique et radical, le résultat est une véritable réussite. Pour le promeneur, cette géométrie rigoureuse n'apparaît pas. Au contraire, il se dégage de l'ensemble une ambiance pittoresque qui suggère une certaine fantaisie. Cette

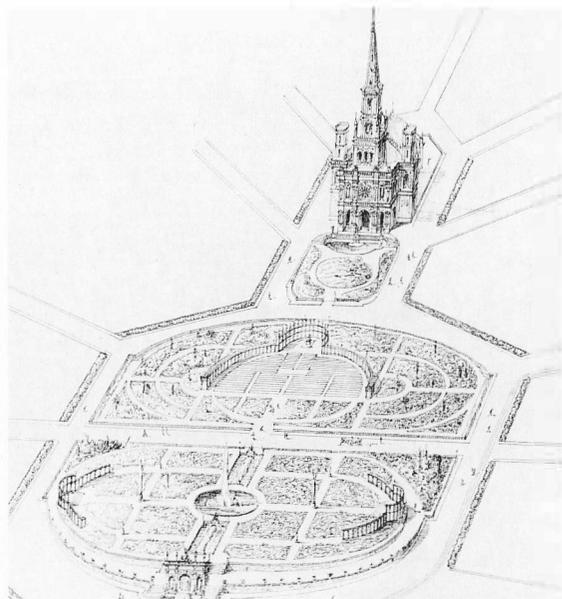
impression résulte de la grande finesse avec laquelle Bordiau a pesé toutes les solutions retenues. Son mérite tient d'ailleurs tout entier dans ce discernement, puisqu'il n'est, à proprement parler, l'inventeur d'aucune d'entre elles : elles avaient toutes été proposées dans les projets antérieurs, sans qu'aucun ait présenté à la fois l'homogénéité et la variété du tracé définitif.

Projet d'église au square Marguerite, telle qu'elle apparaît sur la vue cavalière des espaces publics projetés pour le quartier. Cet édifice aurait dû achever la perspective prévue, tracée à partir des boulevards de ceinture, de la même manière que l'église Royale Sainte-Marie met fin à la longue percée de la rue Royale.

Succès et limites

Bordiau a assumé entièrement son rôle d'organisateur d'un quartier modèle, exprimant les valeurs fondamentales de la bourgeoisie de son époque - hygiène, esthétique urbaine, respect de la vie privée, ostentation, sens poussé de la hiérarchie - dans une composition à forte valeur ajoutée matérielle et symbolique. Ce faisant, il a fixé une expression nette de son temps et cette netteté apparaît toujours actuellement, même si une grande part de son œuvre a été défigurée par des constructions totalement hors de contexte. Par leur enthousiasme, ses contemporains ont reconnu la portée de son œuvre, ainsi que sa paternité, comme le prouve la correspondance, échangée entre la Ville et l'architecte en 1890, à propos du règlement des derniers points de détail concernant l'achèvement du projet entamé quinze ans plus tôt. Mais cette indéniable réussite n'a pris en charge aucun des problèmes aigus de l'organisation des villes à la fin du XIX^e siècle et a finalement été la victime de sa spécificité. Quand la classe pour laquelle le quartier fut pensé aspira à un autre cadre de vie, il fut massivement délaissé.

Bordiau n'avait pas hésité à jouer la carte du pittoresque le plus débridé dans son projet d'aménagement du square Marie-Louise. Lors du passage à la réalisation, on fit heureusement preuve de plus de sobriété.



Jules Anspach (à gauche) fut bourgmestre de 1864 à 1879. Après le court intermède de Vanderstraeten, c'est Charles Buls (à droite) qui lui succéda, de 1881 à 1899. Ces deux grandes figures libérales avaient des visions totalement divergentes en matière de gestion de la ville. Le premier s'est lancé dans une politique de grands travaux de démolition et de modernisation urbaine. Le second privilégia une gestion de la ville respectant son caractère historique et culturel.

FINANCEMENT

Le quartier Léopold émanait d'une initiative privée. Dans le cadre de la réalisation de la deuxième phase d'urbanisation à l'est de Bruxelles, il s'agit cette fois d'une entreprise communale.

Le bourgmestre Anspach s'est fait une spécialité du financement de grands travaux d'infrastructure urbaine. En 1865, il avait lancé le projet de *voûtement* de la Senne et la construction des boulevards du Centre et en 1874, celui de l'assainissement du quartier Notre-Dame aux Neiges. Dans les deux cas, Anspach manœuvra seul avec le secteur privé avant de placer le Conseil communal devant un fait accompli. Soucieux d'initier une opération économiquement viable, il propose cette fois la signature d'un contrat entre les propriétaires des terrains et la Ville. Celle-ci se trouve face à trois types d'interlocuteurs : les Hospices, des propriétaires privés et l'Etat.



à valoriser son bien, passant du statut de terre agricole à celui de terrain à bâtir.

Contrat avec Monsieur X

Le projet d'Anspach consiste à associer par contrat les propriétaires privés à la Ville. Cette dernière se charge de diriger l'entreprise, de payer comptant la valeur vénale des terrains nécessaires aux travaux d'infrastructure, de faire les frais de terrassement, d'ouvrage

d'art, d'égouts et de pavage

pour les voies publiques, et de céder les parties de ses propriétés à incorporer dans les nouvelles rues et places. De leur côté, les propriétaires prennent l'engagement de rembourser les dépenses nettes au *pro rata* de la valeur du terrain qu'ils conservent.

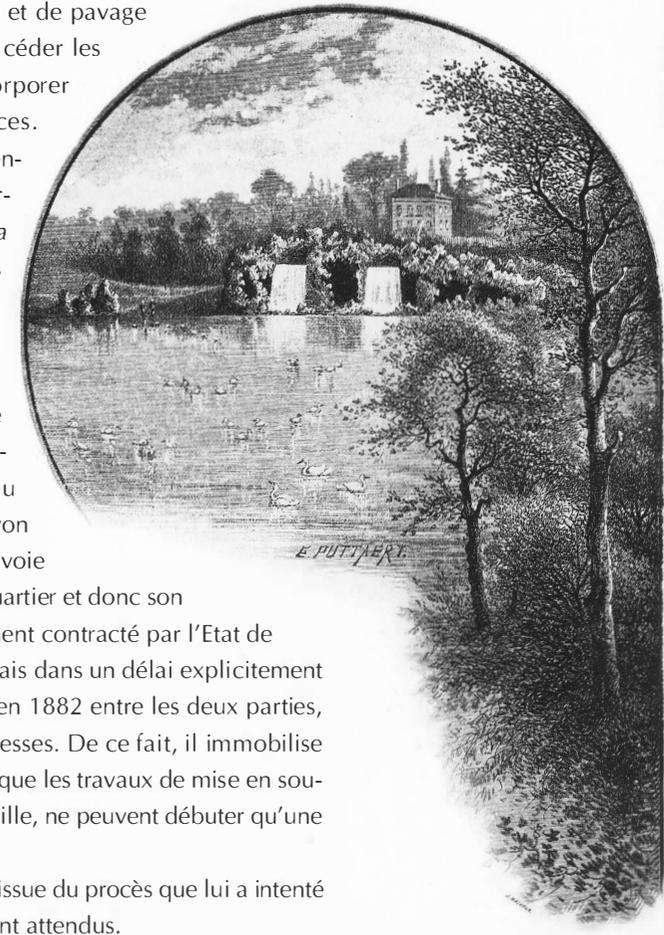
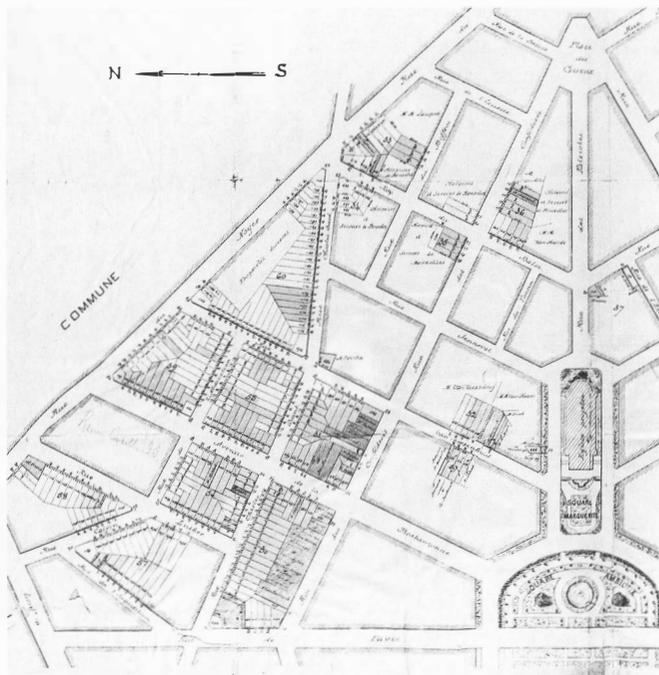
Procès avec l'Etat

Les relations entre l'Etat et la Ville de Bruxelles se détériorent rapidement. Les plans de Bordiau imposent la modification du rayon de courbure d'un tronçon de la voie de chemin de fer traversant le quartier et donc son déplacement. Malgré l'engagement contracté par l'Etat de mener à bien ces travaux à ses frais dans un délai explicitement fixé par une convention signée en 1882 entre les deux parties, ce dernier ne tient pas ses promesses. De ce fait, il immobilise temporairement l'entreprise puisque les travaux de mise en souterrain de la ligne, payés par la Ville, ne peuvent débuter qu'une fois ces préliminaires achevés.

En 1885, l'Etat est condamné à l'issue du procès que lui a intenté la Ville et exécute les travaux tant attendus.

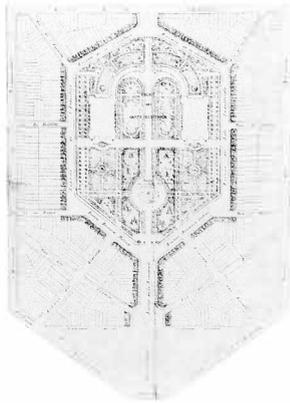
E. Puttaert a représenté de manière très romantique le square Marie-Louise peu après l'achèvement des travaux d'infrastructure. La grande maison située à l'arrière-plan est celle de M. Jean Van Hoorde, un des principaux propriétaires que compte le quartier. Elle est désormais bordée par l'avenue Palmerston et sera détruite vers 1895 pour faire place aux riches hôtels portant les numéros pairs.

Plan parcellaire détaillant les terrains à vendre au quartier des squares. La Ville imposait aux acquéreurs de clôturer leur bien et de bâtir endéans les deux années suivant l'achat.



Heureux dénouement

Les travaux ont pris du retard; la méfiance et la crise économique s'installent avant que ceux-ci ne soient achevés. Charles Buls, nouveau bourgmestre de Bruxelles, hérite du lourd fardeau de ce projet en cours d'exécution que certains mandataires voudraient voir abandonner. Mais Buls est conscient de la nécessité de tenir les engagements pris par la Ville vis-à-vis des propriétaires du quartier. Les frais d'aménagement sont l'objet de débats houleux et répétés lors des conseils communaux portant la question du budget à l'ordre du jour et les chiffres les plus excessifs sont avancés à ces occasions. Malgré ces difficultés, les travaux d'infrastructure longtemps attendus sont achevés à la fin des années 1880.

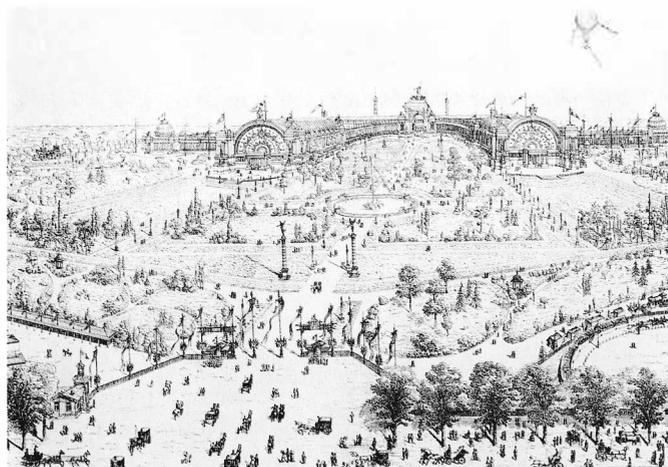


Plan de lotissement du quartier du Cinquantenaire proposé par Bordiau en 1878. L'espace vert central devait attirer la clientèle. Mais le grand nombre de terrains à vendre dans les zones les plus proches des boulevards concurrencèrent ce pôle potentiel d'urbanisation.

QUARTIER FANTÔME

Tambours et flonflons

L'armée ayant exprimé l'intention de se défaire de la plaine de manœuvres située à l'extrémité de la rue de la Loi prolongée, une convention est conclue entre la Ville et l'Etat afin d'aménager une partie de ce terrain en parc. Les lieux sont effectivement abandonnés en 1876. Deux ans plus tard, en prévision des manifestations organisées à l'occasion du cinquantenaire de la Belgique, douze hectares sont cédés à l'Etat, en échange de leur aménagement et du financement des bâtiments projetés



Les bâtiments de Bordiau et le parc à l'occasion des fêtes du Cinquantenaire en 1880.



Bruxelles. - Ecole Militaire.

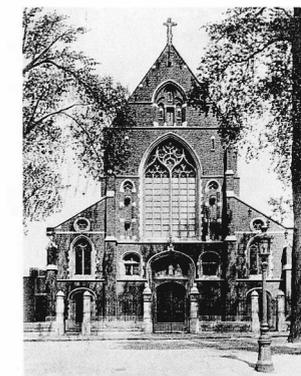
Construite en 1904, l'École royale militaire est l'œuvre de l'architecte Henri Maquet. Elle occupe la plus grande part de la superficie des terrains formant la troisième zone planifiée du quartier.

par Bordiau. La même année, l'architecte dépose un projet de lotissement du «Quartier du Palais des Arts industriels», un territoire considéré dès 1874 comme la troisième phase du grand projet d'urbanisation de la zone nord-est du nouveau faubourg bruxellois. Prolongeant et reprenant toutes les solutions retenues dans le cadre du précédent aménagement, il propose une organisation symétrique autour d'un vaste square, des jardinets devant les façades situées le long du parc et en bordure des artères principales, des rues secondaires rayonnant depuis l'espace vert central, tantôt perpendiculairement, tantôt obliquement par rapport à ce dernier. Inversement aux deux premières phases du projet, ce plan ne sera jamais réalisé. En 1885, la Ville cède à l'Etat les vingt hectares de terrains entourant le parc qu'elle s'était réservés dans le but de compléter le quartier nord-est autour de ce pôle d'attraction. Le parc s'étend dès lors sur la superficie que nous lui connaissons toujours et accueille de nouveaux bâtiments.

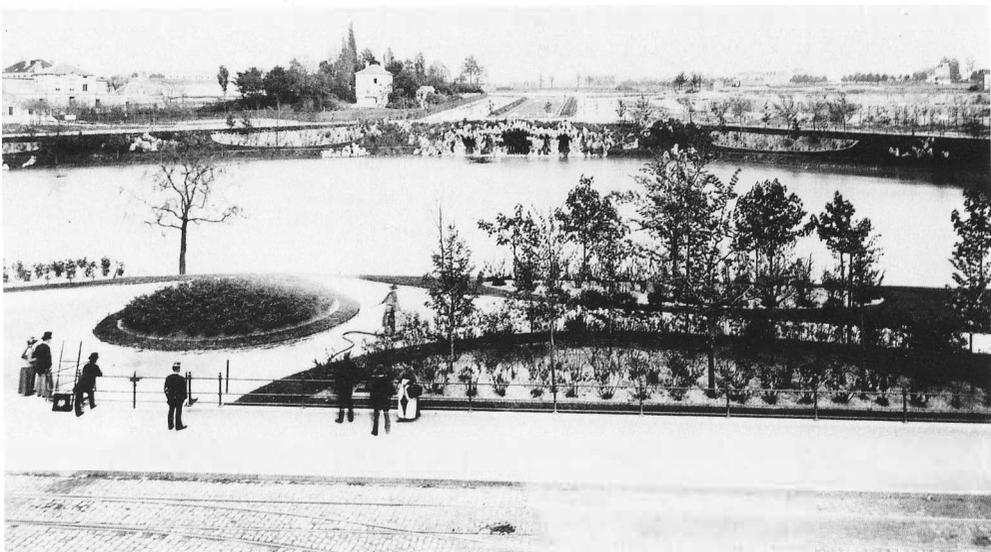
Moins plus moins égalent très peu

En 1889, la Ville offre à l'Etat les terrains nécessaires à l'installation d'une école militaire qui sera construite en 1904, selon les plans de l'architecte Henri Maquet. Ne restent dès lors que quelques petits îlots qui se couvrent de maisons dans le courant des années 1890.

Eglise des pères Dominicains avenue de la Renaissance, un monument de plus dans cette zone laissant décidément peu de place aux maisons.



En 1888, les squares s'étendent à travers la campagne et seule la maison Van Hoorde semble veiller sur ces rues désertes. On est en droit de se demander de quel lieu élevé a pu être prise cette photo. L'idée, avancée par certains, d'un ballon captif mis à la disposition du photographe est très romanesque, mais techniquement irréaliste. Plus prosaïquement un des balcons des maisons fraîchement bâties à l'angle de la rue Ortélius fut probablement le véritable lieu de cet exploit fort peu aéronautique.



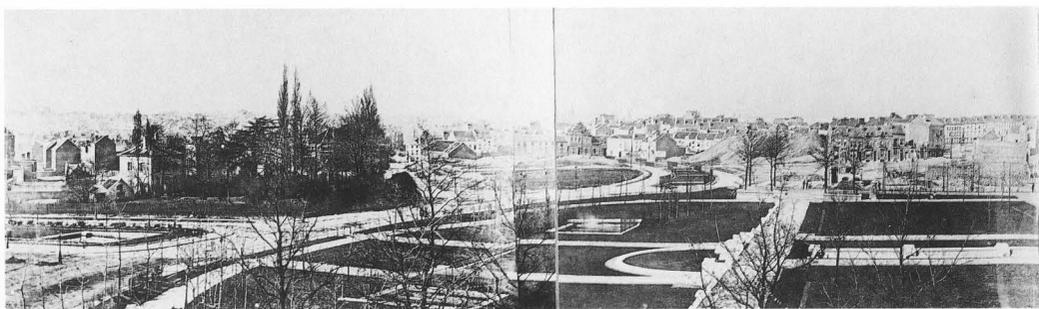
LES INGRÉDIENTS

DES MAISONS

Chacun chez soi

Le désir exprimé par le Bruxellois d'être *seul chez soi* résulte d'un choix original et ancré dans la tradition, différent de celui retenu à la même époque par les principales villes européennes. Habitué à ses aises, le bourgeois boude le nouveau type d'immeuble qu'on lui propose en ville. De plus, la vie trépidante du centre, le vieillissement du patrimoine mobilier, les désagréments de la zone industrielle et les nuisances occasionnées par les grands travaux d'aménagement l'incitent à quitter la ville ancienne pour trouver en périphérie une existence toujours urbaine mais plus calme et plus ample. Les promoteurs des nouveaux quartiers tentent précisément d'attirer cette clientèle. Pour ce faire, ils lui offrent l'opportunité de concrétiser ses aspirations ou celles de ses futurs locataires au moyen d'un cadre de vie adapté. Pour ce qui est du découpage parcellaire, on opte donc pour des terrains en lanières destinés à des maisons unifamiliales de bon standing. La population modeste n'est pas exclue des lieux qu'elle avait occupés jusqu'alors, mais elle est *de facto* reléguée aux limites du quartier, à quelques exceptions près.

Vue panoramique du square Ambiorix en 1894. Très peu de maisons sont achevées, mais cinq ans plus tard, il ne restera plus que quelques terrains à vendre. Ces clichés exceptionnels appartenaient à l'architecte Arthur Verhelle qui construisit plusieurs maisons remarquables du quartier, parmi lesquelles sa somptueuse demeure au n° 6 de l'avenue de la Brabançonne.



Ci-contre :

La rue Véronèse avant la construction de l'école. Le terrain est clôturé de palissades, comme l'imposent les règlements communaux.

Page de droite :

En 1906, l'entrepreneur Xavier Mouillard mène à bien l'édification du n° 26 avenue Palmerston, suivant les plans de l'architecte Arthur Verhelle. Les photos témoignant de travaux de construction sont rares.



C'est le premier pas qui coûte

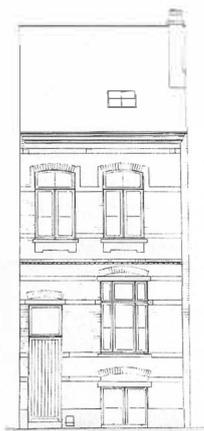
Lors de l'achèvement des travaux d'aménagement, aucune maison ne s'élève encore dans le quartier. Il en résulte un étrange spectacle qui dure quelques années, celui d'un réseau de rues tracé à travers une campagne quasi déserte. Les premières maisons sont bâties à la fin des années 1880, selon un rythme assez lent. Ensuite, des édifices en attirant d'autres, le quartier se densifie autour de quelques pôles qui finissent par se rejoindre. Entre 1890 et 1900, le mouvement prend une ampleur remarquable et, en moins de dix ans, la plupart des terrains sont bâtis.

Un bon plan

La maison unifamiliale bourgeoise est de loin le genre de construction le plus représenté dans le quartier. Adaptée à différents niveaux de standing, elle prend place sur une parcelle étroite et respecte un plan traditionnel. Le rez-de-chaussée est sur-élévé, édifié sur des caves semi-enterrées contenant les cuisines et autres locaux de service. Il comprend les deux pièces de réception traditionnelles - salon et salle à manger - souvent complétées d'une véranda. Les chambres occupent un ou deux étages et les combles comprennent les mansardes du personnel et le grenier. Des espaces consacrés au rangement et aux pratiques de l'hygiène peuvent compléter cet ensemble. Ils se situent dans un corps en annexe et sont accessibles depuis les repos intermédiaires entre deux volées d'escalier.

Les maisons les plus modestes résultent de la simplification de ce modèle et de sa réalisation à une échelle plus petite. A l'autre

Une maison modeste du square Marguerite, plus proche de l'habitation ouvrière que du logement bourgeois. La demande d'autorisation de bâtir spécifie d'ailleurs qu'il s'agit d'une « maison ouvrière » à bâtir « par l'intermédiaire du foyer rue Locquenghien 24 ».



extrémité, les hôtels de maître témoignent de l'opération inverse. Leur plan suit généralement le canevas traditionnel, mais la plus grande largeur du terrain permet d'y adjoindre une série de pièces complémentaires : antichambre, office, fumoir, ... et surtout une entrée carrossable couverte menant aux écuries, situées derrière l'édifice.

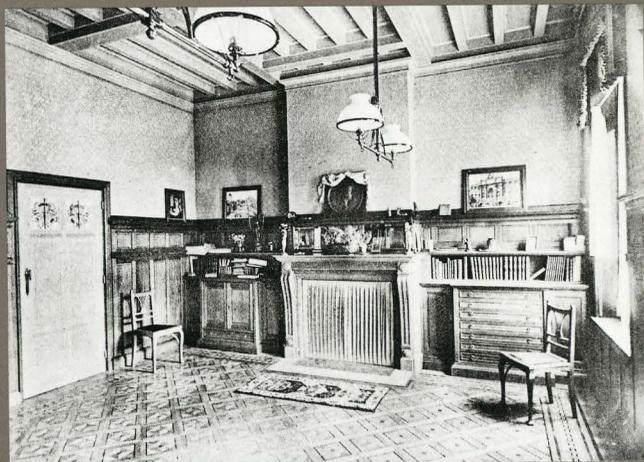
Une autre solution développée à plusieurs reprises dans le quartier, mais moins visible que la première, consiste à bâtir une maison classique, plus large, plus haute et mieux décorée que ses voisines et d'édifier les dépendances - écuries et communs - au fond de la parcelle, en bordure d'une voie secondaire. La rue Boduognat ainsi que la partie haute de la rue des Eburons possèdent encore aujourd'hui plusieurs de ces constructions satellites. La majorité d'entre elles ont été détruites, les autres ont été transformées en garages ou en logements.

Les vastes écuries de la propriété du comte Florent d'Oultremont, situées au fond du jardin du n° 41 square Marie-Louise, en bordure de la rue des Eburons. Elles furent édifiées en 1897 selon les plans de l'architecte Emile Janlet et ont fait place à un immeuble moderne de logement.

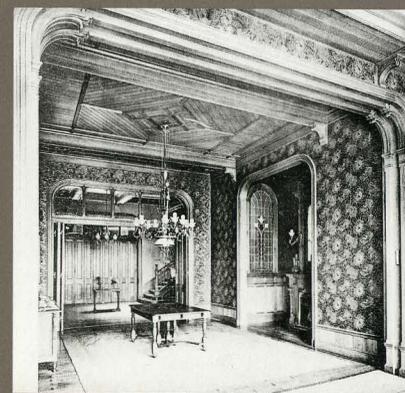


Le côté pair de l'avenue Palmerston en 1901. Il réunit à lui seul une bonne part des hôtels de maître du quartier. Tournees vers le sud, les façades y reçoivent un ensoleillement maximal. Ces constructions témoignent, outre du génie de Horta, des talents de De Vigne, Taelemans, Govaerts, De Rycker, Verhelle, Bosmans et Vandeveld, ...



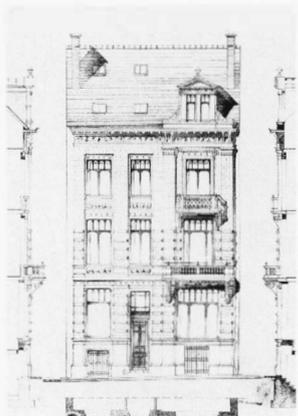


Intérieur de la maison de l'architecte
Jean-Jacques Calluwaers,
au n° 40 de la rue du Taciturne :
le bureau est situé en façade
au premier étage.



En haut :
Vues intérieures
du n° 5 avenue Palmerston vers 1910 :
palier du deuxième étage
et chambre à coucher principale.

Ci-dessus :
Le grand hall et le salon
de l'hôtel Defize dans leur état original.
Cette œuvre de Léon Govaerts datant de 1900
a été affreusement mutilée en 1960.



Le n° 33 square Gutenberg, datant de 1896, est l'œuvre de l'architecte Guillaume Löw. Cette imposante bâtisse aux airs d'hôtel de maître abritait une fabrique de phares à acétylène pour automobiles comprenant, outre les ateliers d'assemblage, de peinture et d'emballage, l'habitation des patrons et deux appartements de location. Le rez-de-chaussée a été modifié en 1913.



Unité de ton

Parmi cette concentration de maisons s'intercalent sans heurts quelques types d'édifices à la fois bien distincts de l'ensemble et parfaitement intégrés à celui-ci.

Les immeubles de logement par appartements restent assez peu nombreux en comparaison de la quantité de maisons individuelles. Ils dépassent rarement trois étages - augmentés d'un entresol - et reprennent l'ensemble du vocabulaire décoratif et des matériaux utilisés dans les façades des maisons voisines.

Fréquemment couplés à une activité commerciale occupant le rez-de-chaussée, ils s'élèvent préférentiellement sur les parcelles d'angles. Ce faisant, ils représentent autant de points d'orgue au sein des séquences de façades. Proues



Un des angles entre la rue Le Corrière et le square Marguerite était occupé par ces deux immeubles de rapport réalisés en 1897 selon les plans de Léon Govaerts. Ils ont été détruits en 1965.



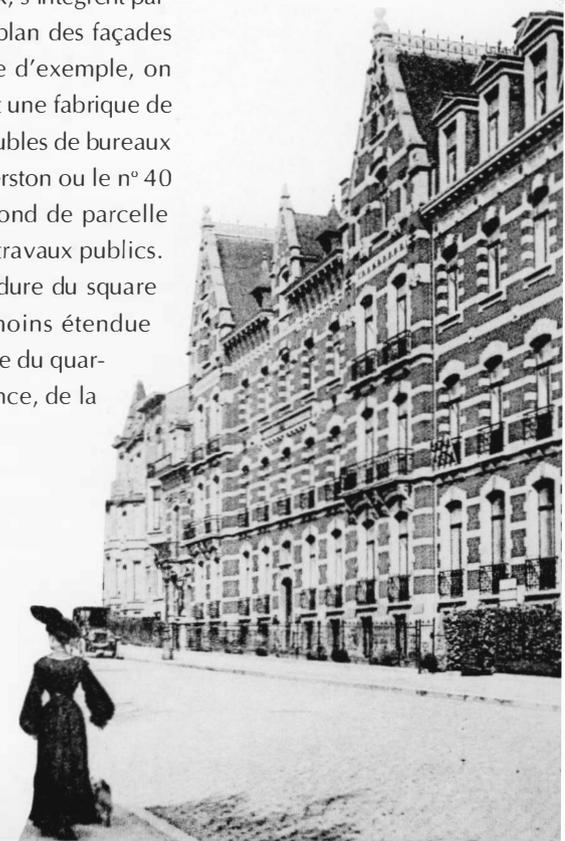
Page de gauche :
Les commerces du quartier pourvoient aux besoins quotidiens de la population. Ils étaient à la fois la cause et la conséquence des liens de proximité qui unissaient ses membres.

Ci-contre :
Les nombreux débits de boissons existant le long des squares conservèrent longtemps la tradition des cabarets campagnards des environs de Saint-Josse. Ils accueillèrent non seulement les riverains, mais aussi les promeneurs du dimanche venus jouir de la tranquillité des faubourgs.

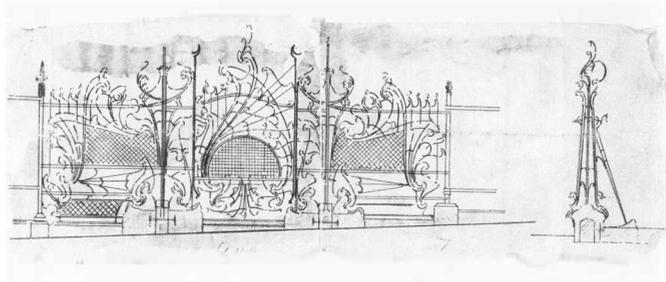
des îlots perçus de manière volumétrique, ils sont souvent ornés de tourelles, pignons, oriels ou autres éléments architecturaux et décoratifs soulignant leur rôle de charnière dans la cohérence urbaine.

De petite taille, les entreprises, ateliers et bureaux, s'intègrent parfaitement dans la typologie du quartier sur le plan des façades et respectent le découpage parcellaire. A titre d'exemple, on peut citer le n° 33 square Gutenberg qui abritait une fabrique de phares à acétylène pour automobiles, les immeubles de bureaux aux n°s 10 square Gutenberg et 8 avenue Palmerston ou le n° 40 square Ambiorix - détruit en 1970 - dont le fond de parcelle était occupé par l'atelier d'un entrepreneur de travaux publics. Il n'en va pas autrement de la clinique en bordure du square Marie-Louise - à l'origine moins élevée et moins étendue qu'aujourd'hui - qui respectait le style et l'échelle du quartier tout en témoignant, de par sa simple présence, de la salubrité qu'on lui prêtait.

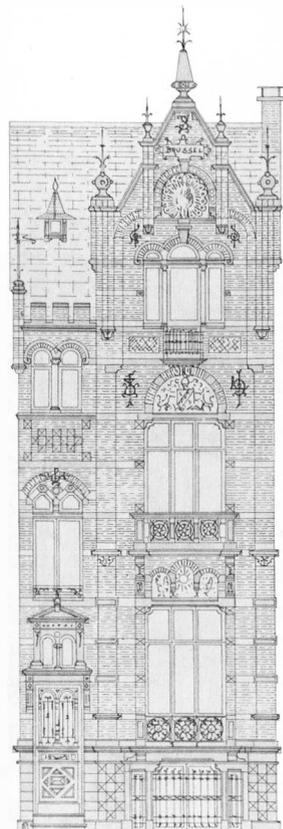
Clinique du square Marie-Louise construite en 1892, plusieurs fois modifiée et entièrement transformée en 1972. A l'origine, elle s'intégrait parfaitement dans le style général des maisons bordant les squares.



Georges de Saint-Cyr tenait au grillage de son jardinnet, qu'il défendit jusqu'au tribunal de police devant lequel la Ville l'avait traîné : «Le prix de mon grillage qui est de 800 francs pour 4 mètres de largeur vous dira combien j'ai tenu à embellir ma propriété au profit de tous».



Exemple d'une composition architecturale mêlant plusieurs styles hérités de l'architecture flamande du moyen âge et de la Renaissance dans une composition typique du XIX^e siècle. Cette alliance de la tradition recomposée et de la modernité travestie a créé un ton bien reconnaissable et précisément datable. Façade du n° 43 square Marguerite par Fernand Symons, construite en 1894 et démolie en 1965.



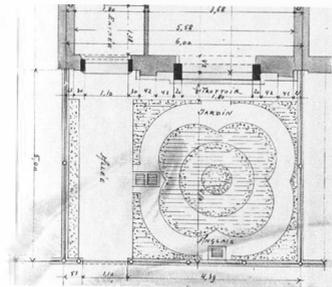
Pittoresque, régionalisme, fonctionnalisme

Bordiau avait prévu que toutes les parcelles bordant les squares soient grevées d'une servitude de *non aedificandi*. Il désirait ainsi inciter les commanditaires et les architectes à concevoir des façades pittoresques, multipliant les avant-corps, perrons, tourelles et autres éléments du même ordre.

Ces zones sensibles sont l'enjeu de nombreuses tensions entre les autorités communales, soucieuses de voir respecter un règlement de bâtisse assez strict en matière de saillies autorisées, et les propriétaires de terrains désireux de bâtir des édifices originaux, s'imposant concrètement dans l'espace ambiant.

Les seules avancées permises par la Ville sont quelques *bow-windows*, construits grâce à une dérogation aux obligations légales. Ces ressauts maçonnés s'imposent et s'intègrent progressivement aux façades, tant au point de vue structurel que visuel, jusqu'à apparaître désormais comme un trait saillant de l'architecture à la fin du XIX^e siècle.

Le succès de ces excroissances est lié à celui des styles néo-régionaux, gothique et surtout renaissant, et au mouvement fonctionnaliste, désireux entre autres buts, d'exprimer en façade les agencements internes et d'étendre les volumes intérieurs vers l'extérieur. Ce faisant, ces avancées jouent un rôle fondamental dans l'instauration d'une nouvelle relation entre la maison et la ville. De plus, ces éléments architecturaux se prêtent admirablement à la décoration, tendance que souligne la veine éclectique dans laquelle ils sont reparus et que l'Art Nouveau mènera à leur apothéose, dans une union renforcée de la fonction et du décor.



Plan du jardinet aménagé devant la façade du n° 43 square Marguerite.



Le bow-window peut tantôt avoir été conçu dès l'origine, tantôt résulter d'une transformation ultérieure, comme ici, au n° 21 avenue Palmerston.

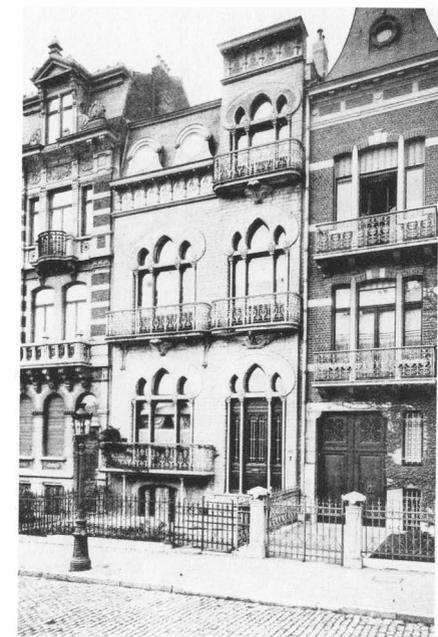
Il y en a pour tous les goûts

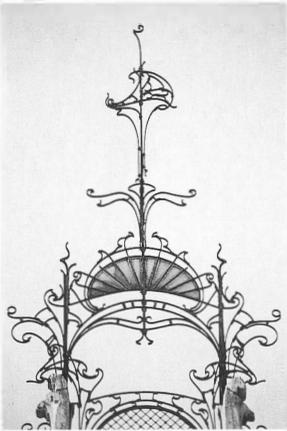
Le style le mieux représenté dans le quartier est la néo-Renaissance flamande, un mouvement ayant puisé son inspiration dans l'architecture de nos régions au XVI^e siècle et qui impliqua le recours à une polychromie des façades obtenue par le mélange de la brique et de pierres d'origines diverses, le retour du pignon en façade, de la logette et d'autres éléments architecturaux remontant à cette époque.

Suivent les inspirations renaissantes étrangères, venues de France ou d'Italie. Les exemples néo-médiévaux sont moins courants et le néo-oriental reste très rare. La maison portant le n° 48 du square Marie-Louise était le seul exemple de cette dernière veine d'inspiration. Sa façade originale a malheureusement disparu dès 1913, à l'occasion d'une transformation lourde.

Dans le climat d'éclectisme qui règne à l'époque de la construction de ces maisons, les architectes ne se contentent pas de juxtaposer des réalisations inspirées d'époques et de mouvements artistiques distincts. Ils mêlent fréquemment plusieurs styles au sein d'une seule composition afin d'en tirer des effets esthétiques inédits. Il résulte de ce désir d'affirmer la diversité de l'expression dans l'unité d'un programme inlassablement répété une étonnante impression d'unité dans la diversité.

«Pour sortir de la banalité actuelle et m'inspirer des principes nouveaux de la "Société de l'Art appliqué à la Rue", j'ai voulu construire au bord de l'étang une sorte de villa de style Mauresque.»
Maison conçue et habitée par Stanislas Lefebvre de Sardans.





Couronnement en fer forgé de la maison du peintre Georges de Saint-Cyr, dessiné en 1900 par Gustave Strauven et réalisé par le ferronnier Charles Van Waeyenberghe. Cette maison, probablement l'œuvre la plus débridée de l'Art Nouveau à Bruxelles, est classée depuis le 08-08-1988.

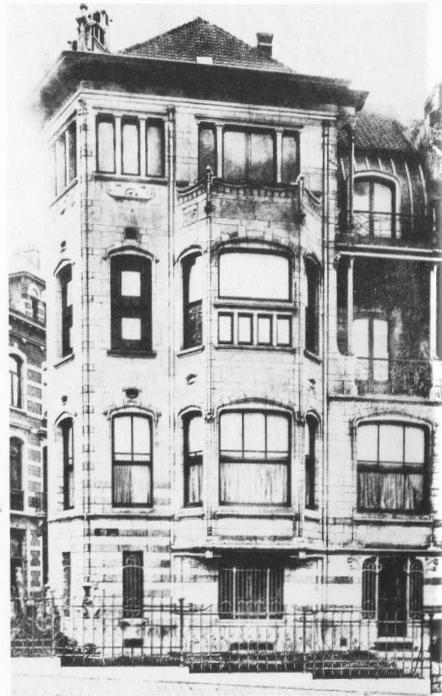


Maison de rapport construite en 1899 par Victor Horta, à l'angle du square Marie-Louise et de l'avenue Palmerston. Il fallut toute l'influence du commanditaire, le baron van Eetvelde, pour imposer ce projet dont les autorités communales ne voulaient pas : l'esthétique de la façade choquait les fonctionnaires de la Ville. L'immeuble est classé depuis le 21-06-1971.

L'Art Nouveau

La construction des maisons au quartier nord-est a essentiellement lieu dans la dernière décennie du XIX^e et au début du XX^e siècle, une des périodes les plus riches au niveau stylistique, puisqu'aux dernières subtilités de l'éclectisme et de tous les styles néo-régionaux se mêlent la naissance et l'épanouissement fulgurant de l'Art Nouveau.

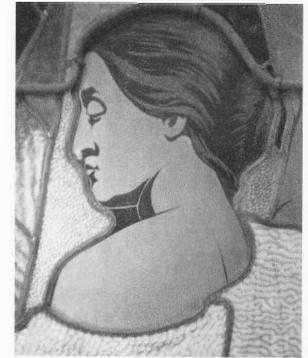
Dans le quartier nord-est, contemporain des premières années de ce dernier style, les réalisations qui s'élèvent sont à la fois assez peu nombreuses eu égard au nombre total de maisons édifiées et importantes dans la qualité de leur conception. D'autres quartiers de la capitale, édifiés quelques années plus tard comportent autant, voire plus de témoignages de l'influence de l'Art Nouveau, mais ces compositions sont souvent plus relâchées. Car ce nouveau mouvement n'a représenté un phénomène massif dans l'architecture domestique qu'au prix d'une dilution qui en a fait un style de plus dans la grande panoplie déjà



L'hôtel Deprez dans son état original. Construit en 1896 suivant les plans de Victor Horta, il fut fortement remanié en 1910, à l'occasion d'un agrandissement qui fit plus qu'en doubler la superficie et le volume. Malgré sa restauration en 1959, il a perdu une grande part de son originalité. L'immeuble a été classé le 21-06-1971.



Jeux de briques de couleurs différentes, carreaux en faïence, mosaïque et pierre bleue s'allient pour faire vivre la façade du n° 24 avenue Palmerston. Cette maison, construite en 1897, était celle de Monsieur et Madame Houssa, les parents de Germaine.



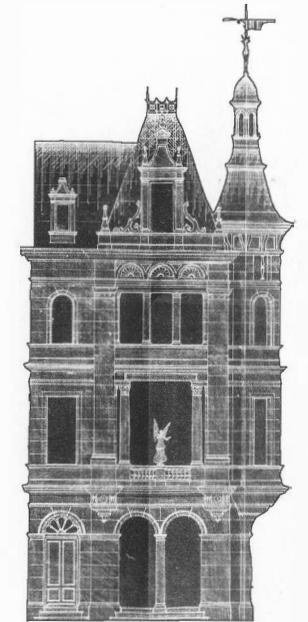
Détail du vitrail ornant la cage d'escalier du n° 20 avenue Palmerston : technique et esthétique se marient dans une œuvre de grande qualité.

existante et l'a finalement englouti dans le dernier sursaut de l'éclectisme au début du XX^e siècle.

Les alentours des squares comptent ainsi quatre œuvres majeures de l'architecte Victor Horta, une part importante de la production de Gustave Strauven et l'essentiel des réalisations de Armand Van Waesberghe, sans oublier les immeubles signés Léon Govaerts, Paul Saintenoy, Victor Taelmans, Benjamin de Lestré, Paul Hamesse et Georges Hobé, qui émaillent toujours plusieurs rues du quartier de leur présence insolite.

Rythmique pédestre

Quel que soit le style choisi, chaque façade affirme son individualité artistique à travers une élégance recherchée, faite d'un très grand nombre de détails. L'appareil, soigneusement déterminé, forme souvent des dessins géométriques. Les choix des couleurs des briques, vernies ou émaillées, des différents types de pierres, de taille et de tonalités diverses forment toute une palette généreusement utilisée par les architectes. Des éléments décoratifs ornent les linteaux des fenêtres, les balcons, les pignons, les encadrements de portes et fenêtres, les lucarnes, les corniches. La menuiserie, la ferronnerie et l'art du vitrail participent à une composition riche qui ne peut être appréhendée que par le flâneur.



Élévation de la façade pour le n° 45 square Ambiorix, 1899. L'architecte Louis Baude en a détaillé l'ornementation avec beaucoup de soin. Le programme n'a probablement jamais été totalement réalisé.



En-tête du papier à lettre de Louis De Waele. Le patron avisé de cette dynamique entreprise de travaux publics investit à plusieurs reprises dans ce nouveau quartier prometteur.

Emile Janlet (1839-1918) fut initié au métier par son père, l'architecte Félix Janlet. Il suivit les cours de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et subit l'influence d'un stagiaire de son père, Henri Beyaert, chez qui il travailla ultérieurement. Ce dernier lui montra la voie du retour à une architecture néo-renaissante de tradition flamande. En 1878, il réalisa le pavillon belge de l'Exposition Universelle de Paris qui fut considérée comme le manifeste à l'échelle européenne du nouveau Style National. Ce succès le propulsa au faite de la notoriété. La collaboration entre E. Janlet et L. De Waele fut longue et fructueuse. Outre plusieurs séries de maisons et immeubles de rapport destinés à la location, l'entrepreneur confia à l'architecte des commandes plus originales et personnelles, comme le mobilier de son salon et les plans du caveau de sa famille, érigé au cimetière de Bruxelles, à Evere.

Les n° 5 à 27 de l'avenue Palmerston furent bâtis entre 1893 et 1894 par Louis De Waele, suivant les plans d'Emile Janlet. Ces habitations forment toujours, avec plusieurs maisons de la rue Boduognat, du square Ambiorix et de la rue Charles Martel, un ensemble d'une remarquable homogénéité.

DES HOMMES

Initiative privée sous contrôle communal

Une fois l'infrastructure du nouveau quartier achevée, l'ensemble du travail de construction est laissé à l'initiative privée, selon la ligne libérale qui caractérise alors la politique communale. Le résultat révèle une unité remarquable, garantie non seulement par un règlement de bâtisse, mais surtout par un consensus social et économique particulièrement fort.

Dans ce contexte, les commanditaires estiment remplir leur devoir envers la communauté en faisant construire des édifices dignes de border les artères du nouveau quartier. Conscients de la dimension esthétique contenue dans leur projet et de l'impact positif de ce dernier sur l'environnement immédiat, ils attendent, en échange de l'effort consenti, une certaine souplesse au niveau de l'application des règlements comme l'expression d'une juste reconnaissance de la part des autorités communales. Cette pression des administrés explique en grande partie les dérogations aux règles de bâtisse dont témoignent certaines maisons bordant les squares.

Investissement : prudence et détermination

Le maître de l'ouvrage est généralement domicilié à Bruxelles, à proximité du nouveau quartier; il investit prudemment, rapidement et de manière limitée. Il tente de grouper autant que possible ses propriétés tout en fractionnant la dépense et l'effort sans les étaler inutilement. On retrouve fréquemment des maisons quasiment identiques, édifiées de manière échelonnée dans le temps, à quelques dizaines de mètres les unes des autres.



Angle entre les squares Gutenberg et Marie-Louise. Parmi ces édifices, détruits pour la plupart, on peut observer plusieurs séries formées de trois à six maisons.

Le promeneur attentif pourra reconstituer les filiations entre des maisons, contiguës ou non, dont l'air de famille très marqué révèle presque toujours l'appartenance à ce type d'opération immobilière et financière.

Louis De Waele fait appel à Emile Janlet, un des architectes les plus cotés du pays afin de réaliser un ensemble de dix-huit maisons en harmonie avec l'esthétique urbaine du quartier. Ce soin se situe pourtant dans le cadre d'un investissement dans le domaine de la promotion immobilière, l'entrepreneur restant propriétaire de la majorité de ces maisons afin d'en retirer un revenu locatif. Alliant répétition systématique des plans et variations expressives des façades, cette série de maisons, construites en trois étapes rue Boduognat, avenue Palmerston, square Ambiorix et rue Charles Martel, est la plus vaste qui fut édifée dans ce quartier. Cet ensemble, resté quasiment intact, représente un magnifique modèle de réussite à la fois financière et esthétique.

Bon nombre d'investisseurs sont entrepreneurs ou architectes, parmi lesquels certains se sont fixés préalablement dans ce nouveau quartier prometteur. Mais des centaines de citoyens avisés, désireux de faire fructifier leurs capitaux, se sont également lancés sur le marché, faisant souvent appel à ces mêmes architectes et entrepreneurs habitant déjà sur place. Certains de ces particuliers ayant investi dans l'immobilier parviennent à gravir progressivement plusieurs échelons dans la société.

La dernière séquence de façades du square Marie-Louise s'achève par un groupe de six habitations formant le plus bel exemple encore intact de maisons groupées réalisées dans ce quartier. Leur publication en 1901 dans le magazine l'Emulation facilita la proposition de classement qui fut acceptée le 16-09-1985.





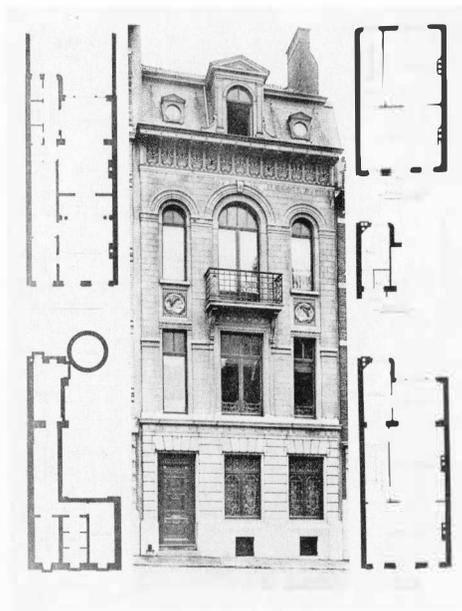
Signature de Gustave Strauven sur le soubassement du n° 51 rue Van Campenhout. Sa graphie s'adapte au style Art Nouveau de la façade. Classements partiels le 29-02-1984 et le 02-07-1992.

Les habitants, propriétaires et locataires

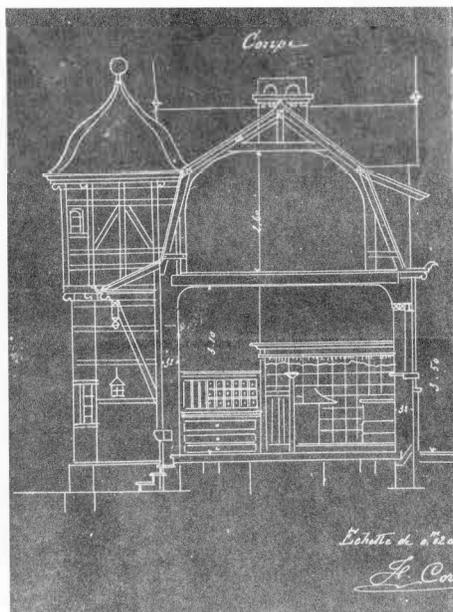
La majorité des maisons édifiées dans le quartier est consacrée au logement unifamilial. Un grand nombre d'entre elles sont occupées par les locataires des investisseurs privés qui les ont fait bâtir.

La plupart des habitants sont des bourgeois, industriels, banquiers, membres de professions libérales, ... mais aussi, dans certaines zones plus périphériques, des gens issus des niveaux inférieurs de la classe moyenne.

Les artistes, peintres et sculpteurs, sont moins nombreux à se fixer en ces lieux que les architectes qui, y ayant élu domicile, ont procuré au quartier un échantillon étonnant, formé de leurs maisons personnelles.



Domicile et bureaux de l'architecte Guillaume Löw, situés au n° 63 de la rue Van Campenhout. L'ample façade à la fois empreinte d'équilibre classique et de fantaisie décorative eut les honneurs de *L'Emulation* en 1904.



Bureau de l'architecte Henri Corr à front de la rue Boduognat, au fond du jardin de sa maison portant le n° 64 du square Marie-Louise.

ET POUR ACHEVER

Un soupçon d'histoire

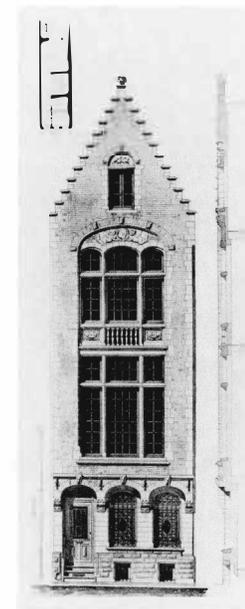
Lorsque sort de terre un quartier tout entier, il faut trouver un grand nombre de noms de rues. Dans ce cas, on s'est prudemment replongé dans l'histoire ancienne de nos régions et les péripéties récentes vécues par le jeune pays. *Ambiorix*, *Boduognat*, les *Eburons* et les *Nerviens* nous font remonter à l'histoire de Gaule tandis que *Clovis*, *Charles Martel* et *Charlemagne* rappellent la période franque. *Cortenbergh* et la *Joyeuse Entrée* témoignent des chartes signées au moyen âge en duché de Brabant. *Philippe le Bon* nous restitue l'époque des ducs de Bourgogne. *Charles Quint*, *Pavie*, *Luther*, *Calvin*, *Abdication* résument de manière saisissante le règne du grand



Signature de l'architecte Henri Van Massenhove sur la façade des n° 42 et 43 square Marie-Louise. Le souci de créer une œuvre originale, soignée jusque dans le moindre détail, s'exprime aussi par la *griffe* de son auteur.



La seconde maison que l'architecte Henri Van Massenhove se fait construire dans le quartier porte le n° 49 de l'avenue de la Brabançonne.



Atelier et habitation de Jules Lagae par Arthur Verhelle, au n° 10 avenue Michel-Ange. Quelle belle adresse pour un sculpteur !



En 1906, Gustave Strauven réédite l'exploit de la maison de Saint-Cyr en se construisant une maison miniature ne dépassant pas quatre mètres de façade, au n° 28 de la sévère rue Luther.



Pignon du n° 60 avenue Michel-Ange ou quand le nom d'une rue inspire un architecte. Seul l'éclectisme a osé des incongruités aussi réjouissantes que celle consistant à hisser la reproduction du portrait de Laurent de Médicis par Michel-Ange au niveau du troisième étage d'une maison bourgeoise. L'original est visible sur le tombeau du prince, dans la sacristie ancienne de San Lorenzo à Florence.

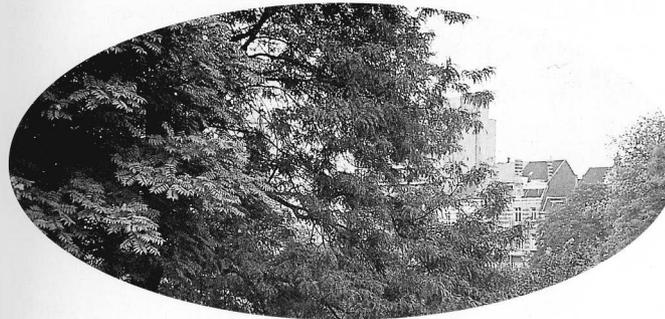
La façade du n° 22 square Ambiorix - détruit en 1969 - était agrémentée d'un curieux décor : la tête d'Ambiorix et celle de Marguerite d'York semblaient surgir chacune d'un oculus, juste à l'angle des deux squares portant leurs noms.

Ces deux sculptures se trouvent désormais de part et d'autre du square Marguerite, devant les immeubles modernes édifiés en 1967 et 1969.



Empereur, Cardinal, Inquisition, Taciturne, Confédérés, Gueux, Saint-Quentin, ... rappellent la période troublée que subirent nos régions sous Philippe II, quelque peu calmée par la *Pacification* (de Gand) mettant temporairement fin à l'état de guerre. Le thème de la période autrichienne est réservé aux parties les plus récentes du quartier Léopold. Les périodes française et hollandaise, encore trop proches pour que les animosités aient disparu, sont totalement passées sous silence. Par contre, les événements héroïques de la lutte pour l'indépendance sont largement illustrés (*Patriotes, Jenneval, La Brabançonne, Van Campenhout, Palmerston*).

Il n'existe pas à proprement parler de répartition géographique des différentes époques en fonction des diverses zones du quartier, à une exception près. En effet, dans sa partie sud-est, à proximité des musées du Cinquantenaire, la plupart des rues portent des noms de peintres : *Michel-Ange, Le Corrège, Véronèse, Le Titien, Le Tintoret, Léonard De Vinci* pour les Italiens, représentés en force, *Murillo* pour l'Espagne, *Rembrandt, Hobbema* et *Van Ostade* pour les anciens Pays-Bas. Seuls compatriotes et contemporains, *Henri Leys* (1815-1869) et *Gustave Wappers* (1803-1874), peintres d'histoire, connurent cet honneur avant d'être quelque peu oubliés par la postérité.

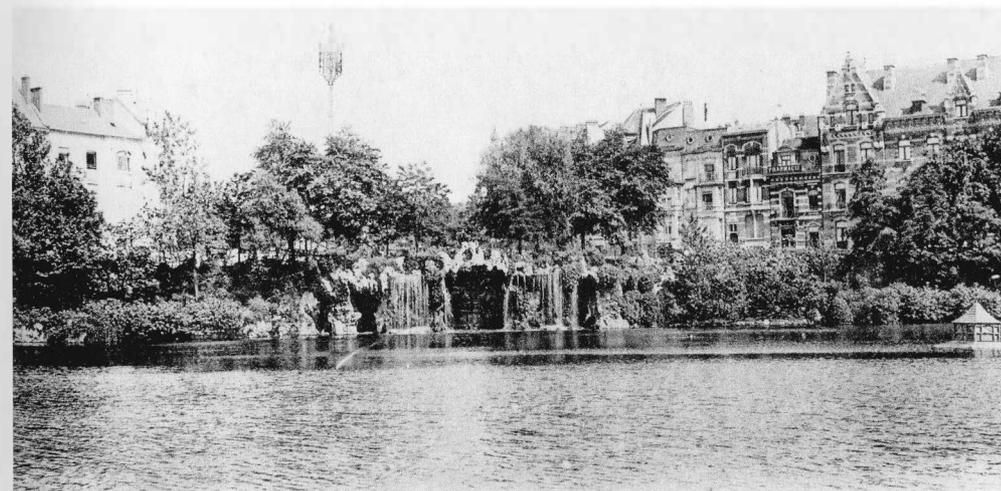


En été, les arbres prennent le pas sur l'architecture. Vue du square Marie-Louise depuis une des maisons qui le bordent.

Espaces verts et sculpture

L'élément le plus marquant de la conception urbanistique du quartier, aussi bien au niveau du plan que sur le terrain, est sans conteste sa succession d'espaces paysagers au centre de la composition. Elle crée une respiration dans le tissu urbain, au véritable sens du terme, puisqu'elle représente une suite de contractions - square Marguerite, avenue Palmerston - et de dilations majestueuses - square Ambiorix et square Marie-Louise. Elle suscite, selon les règles déjà anciennes de l'aménagement urbain, une vaste perspective depuis la rue Ortélius, permettant d'embrasser toute l'enfilade des squares sur la pente. Il s'agit également de l'élément principal de la logique hiérarchique des espaces urbains mise au point par Bordiau.

En toile de fond de l'étang du square Marie-Louise, la fausse grotte et ses sages cascades - aujourd'hui supprimées - participent de l'ambiguïté esthétique du siècle, mêlant béton et romantisme.



Le groupe réalisé par Jacques de Lalaing présente les allégories des trois âges de l'humanité, de la Barbarie à la Société Ornée, dont les maisons du quartier sont, à leur manière, l'expression triomphante. Ce choix se justifiait non seulement par «le caractère élevé et grandiose de la conception», mais aussi par les conditions financières intéressantes auxquelles l'artiste acceptait de céder son œuvre à la Ville.



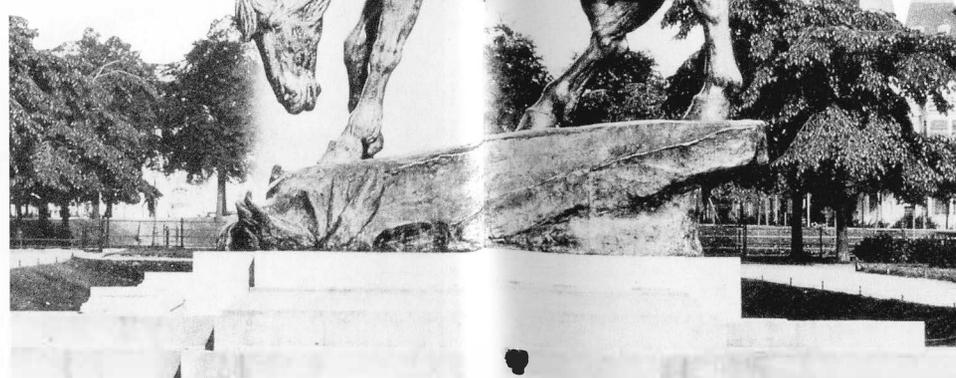
Plusieurs cartes postales d'époque sont consacrées au gardien des squares, mis en scène dans ce superbe décor d'opérette qu'est la grotte de l'étang.



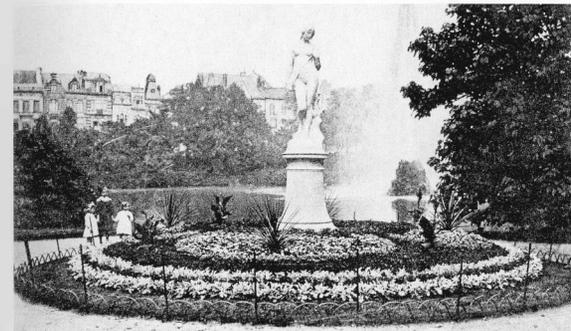
L'architecture pittoresque des maisons s'accorde parfaitement avec la présence exceptionnelle de la nature dans un quartier urbain et ce que l'on pourrait parfois considérer comme des excès de décoration, se trouve lénifié par les plantations avec lesquelles la succession des façades forme un tout d'une remarquable unité de ton. L'esprit éclectique qui présida aux réalisations architecturales en cette fin de XIX^e siècle avait déjà guidé Bordiau dans son projet urbain : si le square Marie-Louise - dont la grotte romantico-industrielle en ciment armé témoigne d'un souci de pittoresque un peu puéril - peut être qualifié de jardin à l'anglaise, le square Ambiorix, quant à lui, serait vaguement inspiré des jardins à la française, dans la mesure où il répond à une rigoureuse composition symétrique de rectangles et de cercles.

L'aménagement de ces espaces dégagés auxquels s'est adjoint, en 1891,

La folle chanson : une sensualité débordante, caractéristique de l'œuvre du sculpteur Jef Lambeaux. Commandée par la ville de Bruxelles en 1898, elle fut installée avenue Palmerston après avoir été temporairement exposée au square Ambiorix. L'œuvre remporta un vif succès, bien que d'aucuns l'aient estimée choquante et ne convenant pas pour un lieu public où les enfants sont toujours nombreux à jouer.



Le cheval à l'abreuvoir est un des chefs-d'œuvres de la sculpture belge de la fin du XIX^e siècle. Il est remarquablement mis en valeur par son environnement paysager et architectural.



La Cigale d'Emile Namur personnifie l'Insouciance. Elle se trouve bien dépourvue en ce quartier bourgeois, fruit de l'épargne et du labeur de ses promoteurs.

le square Gutenberg, appelait l'installation d'une série de sculptures. On en compte douze, la plupart datant de l'époque où le quartier était en voie d'achèvement; quelques-unes, les moins intéressantes sur le plan esthétique, sont venues s'ajouter ultérieurement.

L'œuvre la plus émouvante et qui parle le plus à notre sensibilité actuelle est sans conteste le cheval à l'abreuvoir de Constantin Meunier. S'intégrant totalement dans le thème fondamental de l'œuvre de ce grand artiste, elle représente un cheval et un homme unis dans la fatigue causée par le dur labeur de la mine qu'interrompt ici une pose. La Section des Beaux-Arts du Conseil communal a estimé qu'un piédestal situé face au bassin inférieur du square Ambiorix convenait parfaitement à cette œuvre, car ce dernier pouvait figurer un abreuvoir.

Le monument Max Waller par Victor Rousseau magnifie la ligne sinuose née quelques années plus tôt sous le crayon de l'architecte Victor Horta.



D'AVANT-HIER À AUJOURD'HUI



Vue de l'intérieur d'îlot entre les rues Philippe le Bon et Orféus et les squares Marie-Louise et Gutenberg, en 1973. Les façades arrières ressemblent à des meubles géants dont certains tiroirs seraient restés entrouverts.

Les maisons bourgeoises du quartier, destinées à l'origine au logement d'une famille et de ses domestiques ont subi diverses modifications. Celles-ci furent de trois types : simples aménagements, transformations radicales ou destruction complète. Elles se présentent globalement dans cet ordre, selon une évolution à la fois historique, sociale et urbaine.

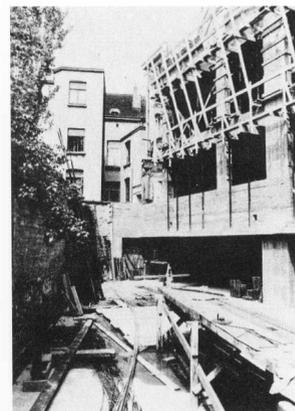
Aménagements ponctuels

Les premières transformations consistent à reconverter les maisons selon les nouvelles normes du confort en les équipant d'une salle de bain, d'une cuisine attenante à la salle à manger et de pièces supplémentaires densifiant les constructions à l'intérieur des îlots. Les acteurs de ces premières transformations appartiennent toujours aux classes sociales ayant peuplé le quartier dès son origine.

Abandon et division

La deuxième phase de transformation des maisons témoigne d'une mue radicale du quartier, liée à l'évolution du contexte urbain dans lequel il s'insère. L'extension de la ville a fait de cette zone périphérique un lieu relativement central, avec pour conséquence une augmentation du trafic, de la pression immobilière et une hausse des loyers. La classe bourgeoise, capable de choisir son cadre de vie, déménage alors vers de nouveaux quartiers périphériques créés à son intention.

Les propriétaires font diviser leur maison en appartements destinés à une nouvelle clientèle. Derrière les façades, les modes de vie évoluent vers une occupation par petites unités rarement bien aménagées, leur structure étant dictée par la logique spatiale initiale. Ces transformations accélèrent la densification des constructions à l'intérieur des îlots, afin de répondre à ces nouvelles fonctions.



1973 : construction d'une résidence au square Marie-Louise. Une nouvelle conception de l'architecture, mettant en jeu de nouveaux mécanismes de financement et de nouvelles techniques au service d'une nouvelle logique de gestion de la ville, fait violemment irruption dans le tissu urbain existant.

Destruction

En 1924, la Société Belge d'Investissement est autorisée à bâtir un immeuble à appartements de six étages à l'emplacement des n° 7 à 10 square Marie-Louise. Cette première atteinte au découpage parcellaire établi lors de la création du quartier, au gabarit et à la typologie du bâti, est également un des premiers exemples d'un nouveau type de logement destiné à la bourgeoisie. Il est la conséquence directe de la loi du 8 juillet de la même année, autorisant la division de la propriété pour les immeubles à appartements.

Le résultat, toujours existant, fait plus que s'inspirer des immeubles parisiens de l'époque puisque les plans ont été dressés à Paris par des architectes français. L'absence de tradition bruxelloise en matière de grands immeubles à appartements a suscité le même réflexe que quarante ans plus tôt aux boulevards du Centre.

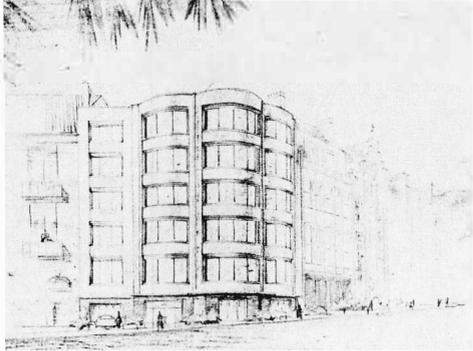
Durant les années 50, les quelques atteintes à l'unité du reste de la composition urbaine formée par les squares se présentent surtout sous forme de petits immeubles de rapport remplaçant généralement une seule maison. Suivant l'exemple de la première atteinte à l'intégrité de la composition urbaine, des immeubles de dix étages, bâtis sur des terrains regroupant plusieurs parcelles, ne tardent pas à briser définitivement l'échelle de l'environnement dans lequel ils s'imposent. Ces résidences d'un modernisme tyrannique profitent des caractéristiques urbanistique dont Bordiau avait doté le cœur de son quartier. Ces destructions touchent principale-

Le n° 8 square Marie-Louise fut le premier immeuble à appartements moderne construit dans le quartier. Il ouvrit la voie à une restructuration douloureuse de l'habitat autour des squares.



ment les squares car les jardinets et la superficie des espaces publics facilitent l'implantation d'immeubles-tours exigeant une voirie très large.

Pour des raisons différentes de celles qui ont provoqué la transformation de la partie occidentale du quartier, l'extension nord-est est devenue une proie facile pour la métamorphose urbaine qui s'y est déroulée pendant une vingtaine d'années, entre 1960 et la fin des années 1970.



1957 : projet d'immeuble à appartements pour le n° 2 avenue Palmerston, par Jean Delhaye, ou l'hésitation du disciple face à l'œuvre de son maître. Celle-ci fut cependant de courte durée et la maison construite par Horta fut restaurée plutôt que détruite.



Réhabilitation

Situées à la limite du quartier nord-est, les institutions européennes exercent une influence indéniable sur ce dernier. De manière positive, ce voisinage a engendré le rachat et la réno-

vation de maisons par des particuliers ou des associations situés dans la mouvance européenne. Ce coup d'arrêt à la dégradation du standing du quartier facilite la revalorisation d'édifices qui retrouvent, voire dépassent leur niveau de prestige initial. Mais cette nouvelle donnée engendre également l'augmentation des prix et des loyers, les difficultés de parking, les nuisances et les embarras d'une circulation en hausse, la prolifération des restaurants et des bureaux.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- BRAUMAN A., DEMANET M., *Le parc Léopold*, Bruxelles, A.A.M., 1985, pp. 29-33.
- DELIENS P., *Rond-point Schuman. Histoire du quartier nord-est à Bruxelles, d'Ambiorix à nos jours*, Bruxelles, 1982.
- D'OSTA J., *Dictionnaire historique des faubourgs de Bruxelles*, Bruxelles, Legrain, 1989, pp. 16-34.
- LOZE P., *Guide de Bruxelles XIX^e et Art Nouveau*, Bruxelles, Eiffel et C.F.C., 1990, pp. 164-175.
- WAUTERS A., *Histoire des environs de Bruxelles ou Description historique des localités qui formaient autrefois l'Ammanie de cette ville*, Livre 8 a, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1973 (rééd.), pp. 8-53.

Dans la même collection :

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE (FR - NL - ESP - GB)
GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD
8. ANDERLECHT (FR - NL)
LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ÉRASME
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
14. LE SQUARE ARMAND STEURS à ST-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE à UCCLE (FR - NL)

Graphisme : La Page

Traduction : Gitracom

Photogravure : P. Leleux s.a.

Impression : P. François s.a.

Distribution : Altera Diffusion

© Ministère de la Région de Bruxelles, Service des Monuments et Sites
C.C.N.

rue du Progrès, 80 - 1030 Bruxelles - Tél: 02/204 24 49

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

DÉPÔT LÉGAL : D/1995/6860/1



Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection «Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire».

Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.



Né du désir d'urbaniser une partie du territoire annexé par Bruxelles en 1853, le quartier des Squares Marguerite, Ambiorix, Marie-Louise et Gutenberg, témoigne du savoir-faire des architectes de la fin du XIX^e siècle. La nature disciplinée s'y mêle à quelques-unes des plus belles productions du mouvement éclectique et de l'Art Nouveau.